

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE



RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Berlin est triste

Un correspondant du *Times*, qui appartient à un pays neutre et vient de séjourner en Allemagne, rapporte de Berlin une impression mélancolique.

La vie à Berlin n'est pas très agréable, en raison surtout du manque de nouvelles et de la difficulté grande que l'on a pour communiquer avec le reste du monde. L'élément étranger a presque disparu des hôtels de Berlin. La circulation des automobiles dans les rues a diminué et l'aristocratie « Unter den Linden » est peu fréquentée; les avenues du Tiergarten sont pareillement abandonnées. A tous les coins de rues, on se heurte à des gens en deuil ou à des soldats blessés, allant isolément ou par groupes de huit ou dix, que des ambulanciers de la Croix-Rouge conduisent à la promenade dans les jardins, les parcs, etc.

Les cafés et les théâtres sont tantôt plus, tantôt moins fréquentés que d'habitude, mais les salons de danse ont été fermés, car les danses sont interdites. Tout ce qui est français est défendu et Berlin est privé du « chic » parisien. Actuellement, l'étranger a dans Berlin l'impression de ne pas être absolument en sécurité; il suffit que vous parliez une langue étrangère pour qu'immédiatement vous attiriez l'attention.

Mais si la vie superficielle dans la capitale est à peu près normale, il ne faut pas s'en tenir à ces considérations pour juger de l'effet que la guerre produit; agir ainsi, ce serait juger un cadavre d'après le calme dont il a l'apparence et ne pas tenir compte de la décomposition qui s'opère sous la peau. L'Allemagne se meurt lentement, atteinte à la source de sa puissance, de son industrie et de son énorme commerce avec l'étranger. Les transactions financières avec le monde extérieur sont paralysées et ce n'est qu'en s'entretenant avec des gens d'affaires que l'on peut se rendre compte de ce que perd l'Allemagne, ou juger du travail très considérable que la marine britannique a accompli au profit de la cause des alliés.

L'Allemagne commence à manquer de beaucoup d'objets très nécessaires, par exemple, de cuivre, de caoutchouc, de nitrate, etc. Tout cela explique la haine qui ne cesse de grandir contre la « perfide Albion », haine qui a atteint un tel degré que celle qu'on y ressentait à l'égard de la France tend à diminuer et qu'on fait, maintenant, parfois allusion à un moment considéré assez proche où la France formera une quadruple alliance avec l'Allemagne, l'Autriche et la Turquie.

Mais, en dépit de cette haine, personne en Allemagne ne doute de l'incomparable héroïsme avec lequel les Français et les Anglais ont combattu; et la « misérable petite armée britannique » s'est métamor-

phosée en un sombre cauchemar qui tourmente les rêves du kaiser et de son état-major. Tout militaire qui revient du front, officier ou soldat, rapporte une admiration sans limite pour l'élan des Français comme pour le sang-froid et la résistance inébranlable des Anglais.

Un officier allemand m'a avoué qu'il était très difficile de s'emparer d'une tranchée française ou anglaise, et il m'a dit : « Si l'Angleterre, au début des hostilités, avait été en mesure de mettre un million d'hommes en campagne, nous combattrions dès maintenant sur le sol allemand. » On voit peu à peu s'évanouir la croyance des Allemands en l'infailibilité de leur armée. Aujourd'hui, toute leur fureur se dirige par la mer du Nord sur le pays qu'ils « sont certains » d'envahir. J'ai entendu parler de bien des projets en vue de cette invasion, mais aucun d'eux ne mérite d'être mentionné. Non, à moins que les eaux de la Manche ne se comportent comme jadis celles de la mer Rouge, l'Angleterre est à l'abri des menaces allemandes, qui font penser au chien aboyant après la lune.

Le cœur de nos soldats

Nous avons reçu d'un soldat appartenant au 20^e corps un mandat-poste de 2 fr. 20 et la lettre suivante :

Du front, 27 janvier.

Monsieur le directeur,

Je me permets de vous adresser sous ce pli le montant de mon prêt en un mandat-poste que vous voudrez bien ajouter aux sommes déjà reçues pour les veuves et les orphelins.

Si j'avais la chance de passer sergent, mon premier prêt de sous-officier serait consacré au même usage.

Veuillez agréer, etc...

Cette lettre, si émouvante dans sa simplicité, n'est pas signée : celui qui l'a écrite a toutes les délicatesses. C'est un vrai soldat français.

Un don touchant

Le ministre de la guerre a reçu la lettre suivante :

Monsieur le ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint quatre bons de 1,000 fr. de la défense nationale.

C'est toute ma fortune, je vous la donne. C'est pour l'armée.

Prière de me garder l'anonymat.

Recevez, monsieur le ministre, mes salutations empressées.

Tout commentaire affaiblirait la beauté de ce geste.

Faits de guerre

DU 29 JANVIER AU 2 FÉVRIER

En Belgique, dans la région de Nieupoort, notre infanterie a pris pied dans la Grande-Dune, au nord de Lombaertzyde; l'ennemi a laissé un grand nombre de morts sur le champ de bataille; un de ses avions a été abattu par nos canons.

Dans la journée du 1^{er} février, l'artillerie lourde allemande s'est montrée tout particulièrement active sur le front des troupes belges et principalement contre les divers points d'appui dont celles-ci se sont emparées depuis quelque temps dans la région de l'Yser.

Dans le secteur d'Ypres, notamment au sud-est de la ville, sur nos tranchées au nord du canal, l'ennemi a esquissé quelques attaques d'infanterie, qui ont été, chaque fois, immédiatement arrêtées par nos feux combinés d'infanterie et d'artillerie.

Dans toute la région du Nord, la lutte d'artillerie a été particulièrement vive, partout à notre avantage.

Devant Cuinchy, près de la Bassée, l'armée britannique a repoussé l'attaque de trois bataillons ennemis et leur a infligé de grosses pertes. Le 1^{er} février, des éléments d'un régiment allemand ont attaqué un poste anglais sur le même point et l'ont d'abord refoulé. Après une série de contre-attaques, les troupes britanniques ont réoccupé le terrain perdu, puis progressé au delà en s'emparant des tranchées ennemies.

Le 1^{er} février, dans la matinée, l'ennemi a violemment assailli nos tranchées au nord de la route de Béthune à la Bassée; il a engagé au moins un bataillon; les deux premières attaques ont été brisées par notre feu; la troisième est parvenue à entrer dans une de nos tranchées, mais une contre-attaque à la baïonnette nous a permis de bousculer l'ennemi; quelques Allemands réussirent seuls à regagner leurs tranchées; tous les autres furent pris ou tués. Cette action a été particulièrement brillante pour notre infanterie.

A Beaumont-Hamel, au nord d'Arras, l'infanterie ennemie a tenté une surprise sur nos tranchées; elle a été contrainte à s'enfuir en abandonnant sur place les explosifs dont elle était munie. Cette attaque n'a pas été renouvelée.

De la Lys à l'Oise, la lutte d'artillerie, parfois assez intense, a tourné partout à notre avantage. Au nord d'Arras, une de nos batteries d'artillerie lourde a pris sous son feu une batterie ennemie et fait sauter ses caissons; sur d'autres points, nos canons ont détruit des pièces adverses et des ouvrages, dispersé des rassemblements de troupes, des convois, des bivouacs. Notre artillerie de gros calibre a bombardé la gare de Noyon où avaient lieu des opérations de ravitaillement et provoqué deux explosions dont la

fumée a persisté près de deux heures et demie.

L'ennemi a de nouveau bombardé Arras, Ecurie, Roelincourt, et cherché à détruire l'église et le clocher de Fonquevillers. Dans les secteurs de Soissons, de Craonne et de Reims, nous avons livré des combats d'artillerie très efficaces, particulièrement sur le front de l'Aisne, du confluent de cette rivière avec l'Oise jusqu'à Berry-au-Bac, où nos batteries ont réussi un certain nombre de régl. ges heureux, démolit des tranchées en construction, des abris de mitrailleuses et fait taire, sur plusieurs points, les lance-bombes et les canons de l'ennemi.

Entre Reims et l'Argonne, la lutte d'artillerie s'est poursuivie sans grande intensité. Le 20 janvier, au nord-est de Mesnil-les-Hurlus, nous nous sommes emparés d'un petit bois autour duquel nous avons consolidé notre organisation. Nos progrès méthodiques continuent dans la région de Perthes où le 1^{er} février nous avons occupé un nouveau petit bois au nord-ouest de ce village.

Une grande activité a régné en Argonne, dans la région bois de la Grurie Fontaine-Madame. Dans le bois de la Grurie, un violent combat a eu lieu le 29 janvier; après avoir vivement disputé le terrain, nos troupes ont dû se replier sur de nouvelles lignes organisées à 200 mètres en arrière de celles qu'elles occupaient; l'ennemi a éprouvé des pertes très élevées; les nôtres ont été sérieuses. Le 30 janvier, l'ennemi a prononcé près de Fontaine-Madame trois nouvelles attaques qui ont été repoussées. Une autre att. que près de Bagatelle a également échoué. Dans tous ces combats, l'ennemi parait avoir beaucoup souffert. Une de nos tranchées, bouleversée par deux fourneaux de mines, a été évacuée sans pertes.

La situation est stationnaire dans les Hauts-de-Meuse et dans la Woëvre; l'ennemi a tenté, sur la corne ouest du bois le Bouchot (nord-ouest de Troyon) une attaque immédiatement enrayée; près de Flirey, l'ennemi a fait exploser une mine qui, destinée à bouleverser nos tranchées, n'a détruit que les siennes.

Nous maintenons nos positions en Lorraine, notamment près de Badonviller, où nous conservons le village d'Angomont, que les Allemands prétendent avoir occupé.

Dans les Vosges, où la neige tombe abondamment, la lutte d'artillerie continue; nos canons ont, sur plusieurs points, éteint le feu des batteries et des mitrailleuses ennemies.

Nous avons partout consolidé les positions conquises le 27 janvier.

RUSSIE

Défaite des Turcs.

L'armée russe du Caucase, d'après des dépêches de Petrograd, vient de remporter de nouvelles victoires.

La première à Gornaez, que les troupes ont occupée après avoir franchi les crêtes du Nadjart. Elles y firent prisonnier avec une partie de son état-major Mohamed Fethi bey, chef de la 30^e division, défaite déjà en décembre sur le front de Sarykamysh.

La deuxième victoire a été remportée le 30 janvier, à midi, où, à la suite d'un brillant succès à Sofian, les Russes entraient à Tauris, tandis que les Turcs et les Kurdes prenaient la fuite dans la direction d'Qurmiah, abandonnant des canons, des approvisionnements, des munitions et des prisonniers.

La dernière division turque a été battue de façon décisive. Le quartier général ennemi a été enlevé d'assaut. Le général en chef et tous les officiers ont été faits prisonniers. Le combat, qui fut acharné, s'est

déroulé pendant une tempête de neige dans les montagnes.

De la Prusse orientale aux Carpates.

Officiel. — L'occupation de Pilsken (Prusse orientale) par nos troupes a été précédée par un bombardement très efficace. La garnison a subi de lourdes pertes avant de se retirer.

Dans les forêts au nord de Gumbinnen et Pilsken, nos troupes continuent à progresser. Sur la rive gauche de la Vistule, un combat acharné a eu lieu le 30 dans la région de Borghoff; les Allemands qui y avaient occupé, le 29, notre tranchée, ont été attaqués par nous dans la nuit du 30 et, après une lutte à la baïonnette extrêmement vive, nous les avons délogés de la tranchée, massacrant presque complètement deux compagnies, faisant prisonniers trois officiers et plus de soixante soldats et nous emparant d'une mitrailleuse.

Dans la journée du 31, l'ennemi a tenté de nouveau de nous faire abandonner nos tranchées avancées, mais, après un combat sanglant, il a été repoussé.

Sur tout le front de la rive gauche de la Vistule, notre artillerie a obtenu des résultats sensibles. Elle a démolit notamment un poste allemand endommagé des tranchées, mis hors de combat trois mitrailleuses et fait taire une partie des canons ennemis.

Dans les Carpates, près des cols de Doukha et de Vychkoff, les combats continuent. Notre situation sur ce front est généralement solide. Quant à notre aile gauche, sur le front Nijnopolianka-Loutovisk, elle progresse avec succès, faisant quotidiennement des prisonniers.

SUR MER

Les marins allemands, perdant tout respect d'eux-mêmes, ont décidé de violer délibérément et systématiquement le « droit des gens ».

Le 30 janvier 1915, des sous-marins allemands ont torpillé quatre navires marchands anglais, dont deux dans le voisinage du Havre et deux dans la mer d'Irlande.

Ces deux derniers, le *Linda Blanche* et le *Bechuanam*, n'ont été coulés qu'après évacuation de l'équipage dans les embarcations, ce qui, à la vérité, dans certaines conditions de mer, laissait des chances de sauvetage et ne constitue donc pas, à la rigueur, un assassinat.

Mais il en est tout autrement des deux vapeurs coulés dans la Manche le *Takomaru* et le *Licaria*, qui ont été torpillés sans avis préalable. Les équipages n'ont été sauvés que grâce à la rencontre fortuite d'autres bâtiments.

Ainsi se trouve systématisé l'attentat commis au large de Boulogne, au mois d'octobre, contre le paquebot français *Amiral Ganthelme*, chargé de femmes et d'enfants belges, attentat que certains avaient voulu attribuer à une erreur individuelle.

Le 1^{er} février, à dix-sept heures, à 45 miles dans le nord-est du bateau-feu du Havre, un sous-marin allemand a lancé une torpille sans l'atteindre sur le bateau hospital anglais *Asturias*, violant ainsi les prescriptions formelles de la convention de la Haye du 18 octobre 1907, relatives au respect absolu dû aux bâtiments hospitaliers.

Ces crimes, sans précédents dans l'histoire des peuples civilisés, sont à ajouter à la liste longue des assassinats de prisonniers, de femmes et d'enfants, des bombardements de cathédrales et des excès de toutes sortes qui ont déjà été signalés et ont soulevé l'indignation du monde entier.

Les témoignages de rage impuissante de cette sorte, pour affreux qu'ils soient dans leur détail, n'ont pas d'effets sensibles sur le trafic de la mer.

Les marines alliées, sans se laisser distraire de leur mission, sauront, par des opérations de police, restreindre l'action de ces malfaiteurs.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

LE MINISTRE DE LA MARINE A LONDRES

M. Victor Augagneur, ministre de la marine, s'est rendu à Londres où il a longuement conféré avec M. Winston Churchill, premier lord de l'Amirauté. Dans ces entrevues se sont manifestés à nouveau — comme l'a déclaré M. Augagneur avant de rentrer en France — « l'accord complet et la confiance réciproque des marines française et britannique sur toutes les mesures qui nous conduiront à la victoire finale ».

Responsabilités

Chaque jour apporte une nouvelle preuve de la duplicité du gouvernement allemand.

On sait — le Livre jaune, aussi bien que les documents diplomatiques publiés par les gouvernements russe et anglais, l'ont formellement établi — que les alliés firent tous leurs efforts pour amener un règlement pacifique du conflit austro-serbe et que les négociations en cours n'ont échoué que par la volonté de l'Allemagne.

Le *Messageur officiel* de l'empire russe vient de publier un nouveau document qui confirme cette vérité depuis longtemps incontestable.

Le 29 juillet, c'est-à-dire trois jours avant la déclaration de guerre, le tsar Nicolas II proposait à l'empereur d'Allemagne de soumettre le conflit austro-serbe à la juridiction du tribunal de la Haye.

Voici le texte de ce télégramme :

« Merci pour votre télégramme conciliant et amical. Attendu que le message officiel présenté aujourd'hui par votre ambassadeur à mon ministre était conçu dans des termes très différents, je vous prie de m'expliquer cette différence. Il serait juste de remettre le problème austro-serbe à la conférence de la Haye. J'ai confiance en votre sagesse et en votre amitié. »

Or, le gouvernement allemand s'est prudemment abstenu de publier ce document qui attestait, de façon irrécusable, sa criminelle responsabilité.

NOUVELLES MILITAIRES

Permissions pour travaux agricoles. — M. Millerand, ministre de la guerre, vient d'accueillir la demande que lui avait faite M. Kennard David, ministre de l'Agriculture, d'accorder aux territoriaux des dépôts des divers corps d'arm. e des permissions pour les semailles, la taille de la vigne et les divers travaux de printemps.

Des permissions d'une durée de quinze jours pourront être accordées aux hommes des dépôts territoriaux, à l'exception des dépôts stationnés dans les places de Dunkerque, Verdun, Toul, Epinal et Belfort.

Les titulaires de ces permissions ne pourront en aucun cas dépasser, au Nord, la limite septentrionale des cantons suivants : cantons de Offrenville, Longueville, Bellencambre, Saint-Saens, Guichy, Argueil, Lyons, Gisors, Magny, Marines, l'Isle-Adam, Luzarches, Gonesse, le Raincy, Lagny, Rozoy, Nangis, Dannemarie, Bray, Sergines, Marciilly, 1^{er} et 2^e cantons de Troyes, Piney, Vandœuvre, Bar-sur-Aube, Juzennecourt, Chaumont, Nogent-le-Roi, Mont-Bourbonne, Jussey, Combeaufontaine, Secy, Montbazon, Marehau, Beaume-les-Dames, Pierrefontaine, le Bassey.

Seuls les hommes exerçant les professions suivantes pourront bénéficier de ces permissions : les propriétaires exploitants, les fermiers, les métayers, les maîtres valets, les domestiques agricoles, les ouvriers agricoles, les cultivateurs viculcureurs.

Dans chaque dépôt territorial, les hommes ci-dessus désignés seront envoyés en permission en deux séries de treize jours chacune.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

A la Celle-Saint-Cloud. — Le 31 janvier, la Ligue des Patriotes s'est rendue en pèlerinage au cimetière de la Celle-Saint-Cloud, où est inhumé Paul Déroulède, son ancien président.

Près de la tombe se trouvait M^{lle} Déroulède entourée de MM. Maurice Barrès, Galli, députés, et de nombreux amis. Une émouvante surprise attendait l'assistance : sur la tombe, scellée à la pierre, se dressait un poteau-frontière apporté d'Alsace!

Des discours furent prononcés par notre collaborateur M. Anselme Laugel, ancien député d'Alsace, et M. Georges Berthoulat.

M. Maurice Barrès, président actuel de la Ligue, a pris ensuite la parole. Montrant le poteau-frontière :

« Quel est ce mâit dressé dans la terre où votre chef repose? dit-il. C'est le poteau allemand qui marqua, durant quarante-quatre années, l'injuste frontière de l'Alsace... Le monde entier, dès maintenant, certifie le succès de la France, mais au cours de l'épreuve. Déroulède, avec son incomparable rayonnement d'âme, ajoute à nos forces matérielles une grande force morale. »

L'orateur regretta, en terminant, que Déroulède n'ait pas vécu un an de plus pour voir atteint le but de toute sa vie : la guerre de la revanche.

Pour nos amis serbes. — Dimanche dernier, dans la salle du Trocadéro, au lieu, au profit de nos amis serbes, une matinée qui a obtenu un succès considérable. Le Président de la République s'était fait représenter; M. Vesnich, ministre de Serbie, assistait à la séance. L'abbé Wetterlé, accueilli par une chaleureuse ovation, a prononcé un éloquent discours dans lequel il a rendu hommage à l'héroïsme de la Serbie.

« Les Autrichiens, a-t-il déclaré, qui espéraient ne faire qu'une promenade militaire dans ce pays qu'ils désaiginaient autant qu'ils le convoitaient, ont connu la honte des plus effroyables défaites. Jamais le droit outrageusement piétiné ne connu de pareille revanche. Jamais la loi du plus fort ne fut déchirée avec plus joyeux entrain. David a de nouveau abattu Goliath! »

M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, empêché d'assister à cette réunion, s'est fait excuser par une lettre dont il a été donné lecture et qui a été très applaudie.

Apprentis cordonniers. — Les belles dames de Berlin organisent — jusque dans la salle du Reichstag — des « thés de guerre », fives o'clock du dernier kri, où, pour « lancer » le pain KK — qui fait horreur à la population — elles s'empilent patriotiquement, tout en kausant, de sandwiches, de *kuchen* (qui sont leurs tartelettes amandines) et de tourtes de différents modèles, fabriquées avec les tristes mélanges qui représentent la farine réglementaire.

Elles y dévorent aussi, nous disent les gazettes berlinoises, beaucoup d'apprentis cordonniers.

Mon Dieu, on en est déjà là, en Allemagne? On y mange les apprentis cordonniers, servis chauds, avec une garniture de poix! Pauvres gamins jouffus au teint rose et aux yeux bleus, dont quelque poète de là-bas écrira les tristes aventures, comme Goethe avait chanté celles de l'Apprenti sorcier!

Mais non, il paraît qu'à Berlin un apprenti cordonnier, c'est une *delikatesse* (avec deux K depuis huit jours), c'est-à-dire une semelle de pain frottée de graisse d'oie. Voilà ce que croquent les Berlinoises du bon ton. Les vrais apprentis cordonniers respirent encore, contents de vivre. On les réserve pour un peu plus tard.

La ration de Tommy. — Nos amis les Anglais continuent de débarquer en France et le service de leur intendance — le *Supply* — accumule les approvisionnements. Tommy est en effet beaucoup plus exigeant que Pitou! Chaque homme ou, pour mieux dire, chaque militaire, depuis le général en chef jusqu'au simple soldat, reçoit par jour :

Pain, 1 livre anglaise; viande, 1 livre 1/4; bacon (lard fumé), 1/4 de livre; confiture, 1/4 de livre; thé, 5/8 d'une once (33 gr.); sucre, 3 onces; fromage, 3 onces; sel, 1/2 once; poivre, 1/36 once; moutarde, 1/20 once.

La « Graisse de pendu » (1812)

Ceux qui ont toujours été assez heureux pour conserver leur santé, n'ayant pas les pieds gelés et marcher toujours à la tête de la colonne, n'ont pas vu les désastres comme ceux qui, comme moi, étaient malades ou estropiés, car les premiers ne voyaient que ceux qui tombaient autour d'eux, tandis que les derniers passaient sur la longue traînée des morts et des mourants que tous les corps laissaient après eux. Ils avaient encore le désavantage d'être talonnés par l'ennemi.

Faloppa, ce soldat de la compagnie que l'on avait laissé avec moi, ne paraissait pas être dans une position meilleure que la mienne; nous marchions ensemble depuis un quart d'heure, lorsqu'il se tourna de mon côté en me disant : « Eh bien, mon sergent! si nous avions ici les petits pots de graisse que vous m'avez fait jeter lorsque nous étions en Espagne, vous seriez bien content et nous pourrions faire une bonne soupe! » Ce n'était pas la première fois qu'il disait ça, et en voici la raison; c'est un épisode assez drôle :

Un jour que nous venions de faire une longue course dans les montagnes des Asturies, nous vîmes loger à Saint-Hilaire, petite ville dans la Castille, sur le bord de la mer. Je fus logé, avec ma subdivision, dans une grande maison qui formait l'aile droite de la maison de ville. Cette partie, très vaste, était habitée par un vieux garçon absolument seul. En arrivant chez lui, nous lui demandâmes si, avec de l'argent, nous ne pourrions pas nous procurer du beurre ou de la graisse afin de pouvoir faire la soupe et accommoder des haricots. L'individu nous répondit que, pour de l'or, on n'en trouverait pas dans toute la ville. Un instant après, nous fûmes à l'appel.

Je laissai Faloppa faire la cuisine et je chargeai un autre homme de chercher, dans la ville, du beurre ou de la graisse, mais on n'en trouva pas. Lorsque nous rentrâmes, la première chose que Faloppa nous dit, en rentrant, fut que le bourgeois était un coquin. « Comment cela? lui dis-je. — Comment cela? nous répondit-il, voyez!... »

Il me montra trois petits pots en grès contenant de la belle graisse que nous reconnûmes pour de la graisse d'oie. Alors chacun se récria : « Voyez-vous le coquin! » Notre cuisinier avait fait une bonne soupe et, dans le dessus de la marmite, il avait accommodé des haricots. Nous nous mîmes à manger sous une grande cheminée qui ressemblait à une porte cochère, lorsque l'Espagnol rentra, enveloppé dans son manteau brun et, nous voyant manger, nous souleva bon appétit. Je lui demandai pourquoi il n'avait pas voulu nous donner de la graisse en payant, puisqu'il en avait. Il me répondit : « Non, señor, je n'en avais pas; si j'en avais eu, je vous en aurais donné avec plaisir, et pour rien! » Alors Faloppa, prenant un des petits pots, le lui montra : « Et cela, ce n'est pas de la graisse, dis? » En regardant le petit pot, il changea de couleur et resta interdit. Pressé de répondre, il nous dit que c'était vrai, que c'était de la graisse, mais de la *manteca de ladrón* (de la graisse de voleur); que lui était le bourreau de la ville et que ce que nous avions trouvé, et avec quoi nous avions fait de la soupe, était de la graisse de pendus, qu'il vendait à ceux qui avaient des douleurs, pour se frictionner.

A peine avait-il achevé, que toutes les cuillers lui volèrent par la tête; il n'eut que le temps de se sauver, et aucun de nous, quoiqu'ayant très faim, ne voulut plus manger

Cette énumération prouve surabondamment qu'il n'y a pas de végétariens dans l'armée britannique.

Il est aussi alloué à chaque soldat une ration *honorable* de papier hygiénique. Du papier hygiénique! Ah quel rêve, n'est-ce pas, Poilu! Enfin, chaque semaine, Tommy touche 2 onces de cigarettes, 2 boîtes d'allumettes, du jus de citron (1/320 de gallon) et du rhum (1/32 de gallon).

Quand on prend du gallon....

Sans famille! — Les noms de famille qui trahissent une origine allemande sont actuellement mal portés en Angleterre et, comme les changements d'état civil se font très aisément dans ce pays de liberté, une foule de citoyens ont entrepris de se débaptiser.

Grünwald se transforme en Greenwood, Jung-

haus en Younghouse, et Schneider en Taylor. La famille Rosenthal se fait appeler maintenant Rosendale; une autre famille du même nom a donné sa préférence à la forme encore plus britannique de Rodney. M. Hahn a adopté le double nom de Sidney-Vernon. Trois étudiants, Bussweiler, Schléncker et Schneider se sont mués en Boswell, Spencer et Congreve. Les noms historiques ou qui ont un parfum d'aristocratie, attirent particulièrement les convoitises : un Klusmann devient Mac Laren et un Oppenheim, Mackensie. Quant à M. Schloss et Schmitz, ils se sont attribués tout simplement du Macdonald et du Douglas!

Les noms abandonnés n'ont plus aucune valeur sur le marché londonien.

Pour les amoureux du passé. — Les journaux suisses nous apprennent qu'un habitant de Lausanne vient d'imaginer et de construire une catapulte.

« Cet appareil, disent-ils, pour lequel l'inventeur vient de prendre un brevet, permet de lancer à des distances de 50 à 100 mètres, avec une force de propulsion réglable à volonté et avec une direction également rigoureuse, des projectiles tels que bombes, grenades, flèches, etc. »

On construit des catapultes!... et dans cette Suisse qui était le centre des industries les plus modernes! Nous apprendrons un de ces jours que des légions d'ouvriers sont employés à préparer des arcs, des flèches, des carquois et des frondes. Et bientôt nous irons, comme les hommes d'autrefois, vêtus de peaux de bêtes...

La clarinette d'Alsace. — « Toute personne qui fera usage sur la voie publique d'expressions françaises comme *bonjour, adieu, etc., etc.*, ou portera des vêtements à la mode française, ou jouera de la clarinette, sera punie d'un an d'emprisonnement. »

Tel est l'avis saugrenu que les autorités allemandes ont fait afficher dans les communes d'Alsace-Lorraine. Mais pourquoi diable la clarinette, traitée d'instrument de révolte, fait-elle si peur aux Allemands d'Alsace?... Peut-être savent-ils que les Alsaciens ont longtemps appelé le flingot, une clarinette. Au milieu du siècle dernier, en particulier, ce sobriquet était chez eux fort à la mode. Comme leur garde nationale venait d'être dissoute — le 8 mars 1851 — les Strasbourgeois firent une chanson (en dialecte) qui se terminait par ce défi : « Nous continuerons, jour et nuit, à monter la garde pour la liberté, même sans clarinette. »

Eh bien, que le gouvernement allemand interdise aux Alsaciens de porter le veston à la française et de jouer de la clarinette, ils n'en continueront pas moins, sans clarinette, à monter la garde pour la liberté, c'est-à-dire pour la France.

Quand les oiseaux chantent... — D'une tranchée de la région du Nord, un poilu écrit :

« Croiriez-vous que dans ce maudit pays, à force d'entendre siffler obus et balles, les sansonnets — qui ont la faculté de reproduire les sons qu'ils entendent — imitent à s'y méprendre ces siffilements? Grâce à eux, on n'a plus la moindre tranquillité, même quand les Allemands restent muets. »

On ne sait plus, pour tout dire, si ce sont les obus qui gazouillent ou les oiseaux qui vont faire explosion! Ces sansonnets devraient émigrer vers des pays plus chauds, mais ils restent là pour siffler les Boches, quand les Boches s'en iront.

des haricots, car la soupe était presque toute mangée. Il n'y avait que Faloppa qui continuait toujours, en disant que l'Espagnol avait menti : « Et quand cela serait ? dit-il, la soupe était bonne et les haricots encore meilleurs ! » En disant cela, il m'en offrait pour en goûter, mais un mal de cœur m'avait pris, et je rendis tout ce que j'avais dans l'estomac. J'allai chez un marchand d'eau-de-vie, vis-à-vis de notre logement ; je lui demandai quel était l'individu chez lequel nous étions logés ; il fit le signe de la croix en répétant à plusieurs reprises : *Ave Maria, purissima, sin peccato concebida!* Il me dit que c'était la maison du bourreau. Je fus, pendant quelque temps, malade de dégoût, mais Faloppa, en partant, avait emporté le restant de la graisse, avec laquelle il prétendait nous faire encore de la soupe. Je fus obligé de le lui faire jeter, et c'est pour cela qu'en Russie, lorsque nous n'avions rien à manger, il me disait toujours ce que j'ai rapporté.

Sergent BOURGOGNE

(Mémoires.)

Petit théâtre de la guerre.

LE REPAS DE FAMILLE

Le professeur allemand Knatschke vient de se mettre à table — chez lui, à Berlin — aux côtés de sa vertueuse épouse allemande et de ses braves enfants allemands. On sonne à sa porte : c'est M. l'inspecteur régional impérial et royal de la consommation-en-temps-de-guerre, etc. Toute la famille se lève, militairement.

L'inspecteur, à Knatschke, qui a la bouche pleine. Qu'est-ce que vous mangez-là ? Ce n'est pas du pain blanc, j'espère ! (Il lui retire le pain de la bouche.) Mais si !... Et 100 grammes au moins !... Vous êtes un ennemi de la patrie.

Knatschke. Mais, Excellence, je...

L'inspecteur. Taisez-vous !... Et vous, madame, vous avez trois pommes de terre sur votre assiette ! Vous voulez donc la ruine de l'empire ? Vous n'avez droit qu'à deux patates par repas. J'emporte la troisième pour les approvisionnements nationaux. (Il se brule les doigts.) Aie, c'est chaud !

M^{me} Knatschke. Vous me privez beaucoup.

L'inspecteur. Réjouissez-vous. C'est pour le Vaterland. (Au professeur.) Vous avez acheté des conserves de viande, comme le recommande le règlement ?

Knatschke, terrorisé. Oui, Excellence... Les voici.

L'inspecteur. Pourquoi n'en mangez-vous pas ?

Knatschke. Je n'ai plus faim.

L'inspecteur. Ça n'a aucune importance. (Braquant son revolver sur le professeur.) Mangez sur-le-champ de votre conserve !... Encore une bouchée... encore une... C'est bien. Arrêtez-vous... Au fait, où est donc votre KK ?

M. et M^{me} Knatschke. Nous n'avons pas de KK.

L'inspecteur. Alors, je vous emmène en prison. En route ! Et criez avec moi : Hurrah pour le KaKaiser !

Les Knatschke, en tremblant. Hurrah pour le KaKaiser ! (Ils s'en vont vers la prison.)

M^{me} Knatschke, bas à son mari. Es-tu sûr d'avoir bien lu les journaux, qui disent que nous avons la victoire ?

C. F.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

On trouvera, en 6^e page, la suite du Rapport de la commission d'enquête chargée de constater les crimes commis par l'armée allemande.

Ils claquent du bec !

La prévision de la *Gazette de Francfort* s'est réalisée : voilà le pain blanc rationné en Allemagne. Le bourgmestre de Berlin a publié un avis déclarant que désormais les habitants de la capitale auront droit, par semaine, à 2 kilogr. de « pain de farine » au maximum, ce qui fait à peu près 285 grammes par jour. Les personnes riches qui peuvent acheter d'autres provisions, ajoutent-elles, sont priées de ne pas réclamer ce maximum.

Des mesures analogues ont été prises dans les autres villes de l'empire. A Dresde, par exemple, on ne vend plus que du pain rassis... rassis et rationné, et la pâtisserie y est menacée d'interdiction totale. A Cologne, où l'on ne cuit que du pain noir, le premier adjoint a déclaré que « malgré le régime du monopole, l'Allemagne ne pourra atteindre la prochaine récolte qu'avec les mesures complémentaires suivantes : adoption d'un type de pain unique, blutage des farines à 93 p. 100, défense de livrer aux distilleries les grains et les pommes de terre ».

Dans cette même ville de Cologne, il est question de donner aux pharmaciens, et à eux seuls, le droit de vendre du pain blanc... sous forme de pilules, sans doute ? Les médecins vont connaître de beaux jours : tout le monde sera malade, pour être mis au pain blanc par ordonnance de la faculté. Tous les pains, du reste, qu'ils soient noirs ou blancs, auront un poids uniforme, et la production des boulangeries sera limitée, à l'avenir, aux trois quarts de leur production moyenne.

Les prix de la farine avaient augmenté, pendant les dix derniers jours, de 44 p. 100. A la suite d'une réunion des délégués de la boulangerie avec les autorités, le prix de la farine de seigle a été fixé à 42 marks les 100 kilogr. pour les dix premiers jours de février.

L'office de la répartition des farines et céréales fonctionnera à partir du 1^{er} mars. Les propriétaires devront battre leurs céréales avant de les livrer ; ils auront la satisfaction de conserver la paille.

Si le problème du pain s'aggrave, celui de la viande se complique. Les municipalités, en cherchant à se constituer des réserves, ont provoqué une hausse sur le marché. Il y a des villes du Rhin où la majoration est de 20 pfennigs pour le lard et de 40 pfennigs pour le jambon. Le *Vorwärts* de Berlin demande qu'on fixe un prix maximum.

La *Gazette de Cologne*, déjà citée, constate qu'il sera fort difficile d'appliquer les prescriptions du conseil fédéral pour les approvisionnements en viande. Dans la banlieue de Cologne, la viande de porc a passé de 65 à 95 marks les 50 kilogr., bien que le nombre des bêtes abattues ait doublé.

Néanmoins, les cochons allemands — « ce précieux facteur de la prospérité nationale », comme les appelait un journal boche — paraissent condamnés sans appel. Dans le *Lokal Anzeiger* du 23 janvier, le docteur Kuczinski, directeur de l'Office des statistiques de Berlin, se prononce pour l'abatage systématique des porcs, attendu qu'il faut douze kilogr. de seigle par mois pour nourrir un porc et neuf, seulement, pour nourrir un homme.

Les Allemands auront beau sacrifier en masse leurs frères inférieurs, la faim les guette, et ce n'est pas chez leurs bons amis les Hongrois qu'ils se ravitailleront. Le *Fremdenblatt*, de Vienne, ayant déclaré, récemment, que la Hongrie disposait de stocks importants de grains, le *Pester Lloyd* lui répond qu'une telle déclaration était regrettable, car la Hongrie « ne possède

aucun stock d'une céréale quelconque pouvant être transformée en farine ». Croire le contraire, dit-il, « ce serait nourrir une illusion dangereuse et nuisible ».

Et il s'agit bien, dans ces pays où il est déjà difficile de nourrir le peuple, de nourrir encore des illusions par-dessus le marché !

EN ZIG-ZAG

Durant l'été de 1871, un fonctionnaire prussien et sa « dame », qui venaient de s'installer à Strasbourg, allèrent un matin faire un tour au marché aux fruits de la place Saint-Thomas, cette place alors si curieuse, dont les Boches, avec leur goût habituel, ont détruite depuis la charmante physionomie, en remplaçant par d'affreux et hauts immeubles ses vieilles et pittoresques maisons du Roemer.

Les bonnes femmes de la campagne étaient assises sur leurs escabeaux, non loin de leurs voitures dételées, parmi les corbeilles de framboises, de groseilles, d'abricots et d'autres *quetsches*, ces prunes d'Alsace si appétissantes sous leur fin duvet bleu.

La Prussienne, peu habituée à voir de si beaux fruits, ne cachait pas son émerveillement.

— Et tout cela vient de la contrée ? s'écria-t-elle en s'adressant à son Herr Doktor d'époux. Ach ! Otto, la terre que nous avons conquise est un vrai paradis !

— Oui..., oui, grommela l'une des paysannes, en la dévisageant, Adam et Ève étaient aussi au Paradis... et ça n'empêche pas qu'on les a f... dehors !

..

Un Français se trouvait il y a quelques jours à Lausanne, dans un salon. L'on parlait de la guerre.

— Les Allemands..., commença-t-il.

Une jeune fille l'arrêta tout net avec une mutine désinvolture.

— On ne dit plus les (z) Allemands, monsieur, et on ne parle plus des (z) Allemands entre gens bien élevés. On dit les (*A aspiré*) Allemands et ces (*id.*) Allemands.

— Parce que ?

— Parce qu'il ne peut plus y avoir de liaisons avec ces gens-là.

Le mot a fait fortune. Depuis lors, tous les gens de Lausanne aspirent l'A.

..

Un brave Alsacien de la campagne écrit à un ami qui habite la France : « Mon frère m'annonce que sa femme vient d'accoucher. Che suis ennuyé ; il ne me tit pas si c'est un garçon ou une fille, de sorte que che ne sais pas si che suis oncle ou tante. »

La fidélité alsacienne

Le conseil de guerre de Strasbourg continue à prononcer des condamnations nombreuses contre les personnes accusées d'avoir manifesté des sentiments français.

M^{me} Blind, la femme d'un médecin des plus connus et des plus estimés de Strasbourg, qui était attachée comme dame infirmière à un hôpital dirigé par son mari, s'est vue condamnée à un mois de prison pour être restée en correspondance avec un officier français prisonnier qu'elle avait soigné.

M. Auguste Aman, négociant, a été condamné à trois mois de prison pour avoir dit que le commandant des sapeurs-pompiers de Strasbourg se réjouissait de pouvoir bientôt présenter ses hommes à un général français. Un journaliste, Charles Hamlay, s'est vu condamner

Chansons militaires.

Maboul II et son Loupiot

Air : En revenant de la revue.

Maboul II, l'épateur de Prusse,
D'puis longtemps avait fait l'projet
D'boulotter le Français, le Russe,
Le Belg', le Serbe et puis l'Anglais ;
Après sa chope et sa choucroute,
Un beau jour, il s'est mis en route
Derrière Von Kluck, mais un peu loin,
Et son loupiot dans un p'tit coin.

Mais, à Lièg', ses troupiers,
Ayant risqué leurs pieds,
S'en virent jouer un... d'cochon,
En ramassant un gros bouchon ;
Alors, le pauvre Kaiser
Dit à son goss', pas fier :
« P'serait bon de reprendre le tram
Et d'aller nous refaire à Potsdam ! »

Et très prudents,
Tous les deux en même temps,
Avec la frousse aux... dents,
Se firent la paire.
Sans hésiter,
A seul fin d'éviter
D'voir nos poilus choper
Le fils et l'père !

Il voulait prendre notre capitale
Et s'enfuir un dîner fin ;
Mais après la Marne, il décala
Sans avoir pu faire son plein ;
Chaque fois qu'il veut s'empriser le coffre,
Rappellent les soldats de Joffre,
Ceux de French ou bien ceux d'Albert.
Bonsoir, potage ! Adieu, dessert !
Alors, c'est em... bêtant,
Faut s'la serrer d'un cran
Et vider rapidement les lieux
En invoquant le « vieux bon Dieu »,
Tandis que le Kronprinz
Se dit : « Quand on est princ'
(Même qu'on dirait du veau !)
La tactique est de sauver sa peau. »

Et pas contents
Par crainte d'accident,
Au fâcheux Occident
Ils tournent casaque...
« Pruneaux bêtes !
Leur dit François-Joseph,
Fichez le camp derechef
Car v'la le Cosaque ! »

Les v'la repartis pour la Belgique,
Mais apprenant que sur l'Yser
Ils pourraient recevoir la trique,
« Filons-en ! pleur' le Kaiser ;
Allons faire un tour en Alsace
Pour zeyer, voir ce qui s'y passe !
Il s'passe que les Français y sont
Et p't'être qu'il n'y fait pas très bon !
Vraiment, c'est kolossal,
Comm' nos affair's vont mal.
Mais pour montrer notre kultur,
Brûlons ferme et massacrions dur ;
Dressons-nous triomphants
Sur les cadavres d'enfants.
Le meurtre et le vol — ya ! ya !
Sont la marqu' de la Germania !

Triste et chagrin
Guillaume va r'passer le Rhin,
La baïonnette au rein
Et pas à l'aïse ;
Nous le vaincrons
Et nous l'preconduirons
Au son de nos clairons,
A la française !

LOUIS ALBIN,
ancien du 3^e zouaves, 1870.

BLOC-NOTES

— Le président Wilson a eu, de Washington, une conversation téléphonique avec le maire de San-Francisco. Distance atteinte pour la première fois : 8.000 kilomètres. M. Wilson a ensuite passé l'appareil à M. Graham Bell, l'inventeur du téléphone, qui est âgé de quatre-vingts ans.

— Depuis le raid des Zeppelins sur l'Angleterre, le chiffre des engagements volontaires dans l'armée britannique augmente considérablement ; il dépasse actuellement 2 millions d'hommes.

— Le journal *Espana Nueva* organise une excursion à Rivasaltos (Pyrénées-Orientales) pays natal du général Joffre, et va publier un album de signatures recueillies pour rendre hommage au général.

— Un magnifique sabre japonais va et e offert au roi des Belges en témoignage de l'admiration du peuple nippon. Le sabre remonte à 1577 et a été forgé par un artiste alors fameux du nom de Nakagawa Schichiyeman No Yo Yuki-umé.

— Dans un accident d'automobile, M. Jean Aicard de l'Académie française, a été grièvement blessé au visage et a eu le bras gauche fracturé.

— Un comité, sous la présidence de M. Stephen Pichon, sénateur, ancien ministre des affaires étrangères, s'est constitué en vue d'élever un monument aux frères Garibaldi et à leurs héros compagnons tombés au champ d'honneur.

— En Italie, un décret appelle sous les drapeaux l'artillerie de campagne de la classe 1883. Les chasseurs alpins de la même classe et quatre classes de chasseurs alpins de la troisième catégorie.

— M. Borrel, député de la Savoie, adjudant territorial, a été proposé pour la médaille militaire, pour sa belle conduite au feu.

— Aux élections municipales de Shanghai, on compte comme élus sept membres aigüis, un américain et un russe. L'ancien membre du conseil allemand a subi une défaite.

— On mande de Melbourne qu'un croiseur anglais a capturé et coulé, le 6 janvier, un vaisseau chargé d'approvisionnements pour les croiseurs allemands.

— Les bâtiments de l'intendance militaire du 15^e corps d'armée, qui Kleber, à Strasbourg, ont été presque complètement détruits par un incendie... dont on ignore la cause.

— Les cardinaux français ont envoyé une adresse patriotique collective au cardinal Mercier, primat de Belgique, qui est toujours assigné dans son diocèse de Malines ; la lecture de la lettre pastorale reste interdite.

— Les habitants de la Bukovine réfugiés en Transylvanie se sont révoltés contre les autorités austro-hongroises, qui les maltraitent.

— Avant le tremblement de terre, la population d'Avezano était de 11.250 habitants. Il en reste 2.040.

— 15.000 prisonniers russes et serbes, internés dans les camps de concentration de Wels (Haute-Autriche) s'y trouvent dans des conditions épouvantables d'hygiène. Cent décès par jour.

— Le général von Kluck est durement frappé : son fils aîné, lieutenant de vaisseau, est tombé, le 26 janvier, à Middelkerke ; son frère, général et écuyer du roi de Saxe, est prisonnier à Tashkent (Russie).

— Guillaume II est de retour à Berlin ; il se trait de nouveau malade.

— 1.000 soldats allemands sont arrivés à Roulers (Belgique), les mains liées, et ont été emprisonnés parce qu'ils avaient refusé d'obéir aux ordres de leurs chefs.

— Près de Sainte-Menehould a eu lieu la distribution des croix de la Légion d'honneur aux Garibaldiens qui se sont distingués dans les derniers combats.

— Le prince Georges de Serbie, blessé, est arrivé en France, au Cap d'Ail, où il passera sa convalescence.

LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Rapport de la commission d'enquête « chargée de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens » (1).

AISNE (suite).

A Jaulgonne, du 3 au 10 septembre, la garde prussienne a pillé les caves, volé du linge, et causé pour 250.000 fr. de dégâts. Elle a, en outre, brûlé une maison sous le prétexte que le propriétaire avait tiré, alors qu'en réalité, il s'était caché tout tremblant dans sa cave.

Deux habitants de cette commune ont été tués. L'un, le sieur Rempenaut, âgé de quatre-vingt-sept ans, a été trouvé dans les champs, frappé d'une balle; l'autre, nommé Blanchard, âgé de soixante et un ans, avait été arrêté parce que les Prussiens l'avaient vu, dans la rue, causer avec un chasseur à pied français qui, après s'être attardé dans le village, avait pu prendre la fuite à bicyclette et échapper à une vive fusillade dirigée contre lui. Conduit dans une dépendance de Jaulgonne, Blanchard fut blessé d'un coup de baïonnette par un soldat, puis achevé par un officier, qui lui cassa la tête d'un coup de revolver.

Au Charnel, les Allemands, dès leur arrivée, se sont introduits dans les habitations, en enfonçant les portes. Ils n'ont pas laissé une bouteille de vin dans les caves et ont pillé principalement les maisons abandonnées, enlevant le linge, l'argent, les bijoux et d'autres objets. Chez l'instituteur, ils ont pris la caisse de la mutualité scolaire, qui contenait 240 fr. Le 3 septembre, ils ont incendié, à onze heures du soir, le château de M^{me} de Rougé, et le même jour, l'un d'eux, étant entré chez la dame X..., l'a saisie à la gorge et la violée.

A Coigny, le 3 et le 4, ils ont vidé les caves, mis à sac les maisons inhabitées et commis des tentatives criminelles sur plusieurs femmes du village.

A Hezu-Saint-Germain, le 8 septembre, deux soldats cyclistes vinrent à la ferme de et y passèrent une partie de la nuit, après avoir obligé les habitants à aller se coucher, avec défense, sous peine de mort, de bouger, quoi qu'ils entendissent. L'un d'eux alla trouver dans sa chambre la petite domestique, âgée de treize ans, et lui mettant sa main sur la bouche, consumma sur elle un viol complet. Ayant entendu un grand cri, la fille des fermiers se sauva par la fenêtre, et appela des officiers qui logeaient chez un voisin. L'un d'eux descendit, fit arrêter les deux cyclistes, qui, revenant de la ferme, passaient justement devant lui, et ordonna qu'on les conduisit au quartier général; mais le lendemain, quand la victime fut invitée à reconnaître le coupable et à le désigner, celui-ci avait disparu.

Le 3 septembre, à Crézancy, des soldats firent sortir de chez lui le jeune Lesaint, âgé de dix-huit ans, et un officier le tua d'un coup de revolver. Un des camarades du meurtrier déclara plus tard que cet homicide avait été commis parce que Lesaint était soldat, et sur les dénégations de son interlocuteur, il ajouta : « Il était pour en faire un. » Il dit aussi que le jeune homme s'était fait tuer bêtement, parce qu'il avait, dans l'intention de se sauver, éteint la chandelle qui éclairait sa chambre. Or, cette chandelle avait été non pas éteinte par le malheureux Lesaint, mais déplacée par un soldat qui avait voulu visiter la maison. L'officier, en tout cas, consentit à reconnaître que son camarade « avait tiré trop vite ».

Dans la même localité, le sieur Dupont, gérant du familistère, fut arrêté le 4 septembre, parce qu'il avait essayé de protéger sa caisse contre la cupidité d'un soldat qui était en train de la dévaliser. Coiffé d'un bonnet de cavalier qu'on lui avait enfoncé jusqu'au menton, et les deux mains liées derrière le dos, il fut le jouet des Allemands qui s'amusaient à lui faire monter une pente très raide, en l'accablant de coups et en le piquant avec des baïonnettes chaque fois qu'il lui arrivait de tomber. Il fut transféré le 6 à Charly-sur-Marne, au milieu d'un convoi de prisonniers militaires, et le 8, dans la matinée, ses bourreaux, en se retirant, le contraignirent à suivre la colonne. Comme il ne pouvait se traîner par suite des violences

qu'il avait endurées, les Allemands le frappaient à coups redoublés et le poussaient, en le tenant sous les bras. A 1 kilomètre plus loin, ils le tuèrent d'un coup de lance ou de baïonnette au cœur.

A Château-Thierry, où les troupes allemandes ont séjourné du 2 au 9 septembre, le pillage a été effectué sous les yeux des officiers. Plus tard, des médecins militaires qui étaient restés dans la ville, après le départ de leur armée, ayant été compris dans un échange de prisonniers, on ouvrit leurs cantines. Elles contenaient des effets d'habillement provenant du sac des magasins.

Le 5 septembre, la jeune X..., âgée de quatorze ans, rencontrée par un soldat quand elle revenait de chercher du pain pour ses parents, fut entraînée dans la boutique d'un marchand de chaussures et de là dans une chambre où deux autres Allemands rejoignirent le premier. Menacée d'une baïonnette et jetée sur un lit, elle fut violée par deux de ces hommes. Le troisième se disposait à faire comme ses camarades, mais il se laissa toucher par les supplications de l'enfant.

La tante de cette jeune fille, M^{me} X..., fut elle aussi victime de graves attentats à Verchery, où sa famille exploite la ferme de Après avoir ligoté son mari, quatre soldats, appartenant au corps de l'artillerie lourde, l'ont poursuivie jusque chez un voisin, qu'ils ont terrorisé en le menaçant, et tandis que l'un d'eux la maintenait, les trois autres l'ont successivement violée.

A Hartennes-et-Taux, arrondissement de Soissons, les Allemands ont, comme partout, pillé les maisons.

Au hameau de Taux, ils ont allumé de la paille, avec laquelle ils avaient bouché les ouvertures d'une cave isolée où s'étaient réfugiés trois habitants qu'ils prenaient pour des soldats. Les trois hommes ont été asphyxiés par la fumée.

FAITS D'ORDRE MILITAIRE

Les faits commis en violation des droits de la guerre à l'égard des combattants : meurtre des blessés ou des prisonniers, Russes interdits par les conventions internationales, attaques contre les médecins et les brancardiers, ont été innombrables, dans tous les endroits où des combats ont été engagés. Il nous est impossible de constater la plupart d'entre eux, parce que les témoins en ont surtout des militaires, obligés à se déplacer continuellement. Ces actes ont été, du reste, relatés dans des rapports adressés par les chefs de corps à l'autorité militaire, qui pourra les joindre aux documents de notre enquête, si elle le juge à propos. Beaucoup sont aussi attestés par des témoignages de nos magistrats ont recueillis dans les hôpitaux, et dont nous opérons en ce moment le dépouillement, en vue de l'établissement d'un rapport complémentaire. Il nous en a été néanmoins révélé à nous-mêmes un certain nombre, au cours de notre information.

A Bar-le-Duc, M. le médecin principal Ferry nous a, à cet égard, rapporté des dépositions recueillies par lui, dans son service. Le sergent Lemerre, du ... régiment d'infanterie, lui a déclaré que, blessé le 6 septembre, à Rembecourt, d'un éclat d'obus à la jambe, il avait été laissé sur le terrain, pendant huit jours, par les ambulanciers allemands, qui le voyaient parfaitement. Le quatrième jour, sur l'ordre d'un officier qui parcourait le champ de bataille, son revolver à la main, ce sous-officier a été blessé de nouveau d'un coup de fusil par un soldat. Il a d'ailleurs vu, à plusieurs reprises, autour de lui, des brancardiers allemands tirer sur nos blessés.

Le soldat Dreyfus, du ... régiment d'infanterie, a également raconté au docteur Ferry le fait suivant : atteint d'une blessure, à Somme, le 10 septembre, il se retirait du champ de bataille, quand il rencontra trois Allemands. Il leur dit, dans leur langue, qu'il venait d'être blessé, mais ces hommes lui répondirent que ce n'était pas une raison

pour ne pas recevoir une nouvelle balle, et il en reçut une en effet, à bout portant, dans l'orbite.

A Vaubecourt, un sergent d'infanterie et deux soldats ont été fusillés par l'ennemi, pour le motif qu'un de ces derniers avait été capturé dans le clocher du village, d'où il aurait pu échanger des signaux avec nos troupes.

Le 22 août, un détachement allemand se présenta sur le territoire de Bonvillers (Meurthe-et-Moselle), à la ferme de la Petite-Rochelle, où le propriétaire, M. Houillon, avait donné asile à des blessés français. L'officier qui le commandait ordonna à quatre de ses hommes d'aller achever neuf blessés qui étaient étendus dans la grange. Chacun de ceux-ci reçut une balle dans l'oreille. Comme la dame Houillon demandait grâce pour eux, l'officier lui enjoignit de se taire, en lui mettant le canon de son revolver sur la poitrine.

Le 25 août, M. l'abbé Denis, curé de Rémilly, a soigné, dans la soirée, le lieutenant Toussaint, sorti le premier de l'école forestière au mois de juillet dernier. Tombé blessé sur le champ de bataille, ce jeune officier avait été frappé à coups de baïonnette par tous les Allemands qui étaient passés auprès de lui. Son corps était criblé de plaies, des pieds à la tête.

A l'hôpital de Nancy, nous avons vu le soldat Voyer, du ... régiment d'infanterie, qui portait encore les traces de la barbarie allemande. Grièvement atteint à la colonne vertébrale, en avant de la forêt de Champenoux, le 24 août, et paralysé des deux jambes, par suite de sa blessure, il était resté étendu sur le ventre, quand un soldat allemand l'avait brutalement retourné avec son fusil, et lui avait porté trois coups de crosse sur la tête. D'autres, en passant auprès de lui, l'avaient également frappé à coups de crosse et à coups de pied. Enfin, l'un d'eux lui avait, d'un seul coup, fait une plaie au-dessous, à 3 ou 4 centimètres de chaque œil, à l'aide d'un instrument que la victime n'a pas pu distinguer, mais qui, d'après l'opinion de M. le docteur Weiss, médecin principal et professeur à la faculté de Nancy, devait être une paire de ciseaux.

Un hussard, qui a été soigné par ce même docteur, a raconté que, s'étant fracturé la jambe en tombant de cheval, et s'étant trouvé engagé sous sa monture, il avait été assailli par des uhlans qui lui avaient volé sa montre et sa chaîne, et dont l'un, lui ayant pris sa carabine, lui en avait déchargé un coup dans l'œil.

Sept soldats français auxquels M. Weiss a aussi donné ses soins, lui ont affirmé avoir vu les ennemis achever des blessés sur le champ de bataille. Comme ils avaient feint d'être morts pour échapper au massacre, des Allemands leur avaient porté des coups de crosse, afin de reconnaître s'ils étaient encore vivants.

Au même hôpital, un soldat allemand, atteint d'une blessure au ventre, a confié à M. le docteur Rohmer qu'elle lui avait été faite d'un coup de revolver par son officier, parce qu'il avait refusé d'achever un blessé français. Enfin, un autre Allemand, porteur d'une plaie au dos, produite par un coup de feu tiré à bout portant, a déclaré au docteur Weiss que, pour obéir à l'ordre d'un officier, un soldat avait tiré sur lui, afin de le punir d'avoir transporté dans un village situé à proximité du champ de bataille, plusieurs blessés de notre armée.

Le 25 août, à Einvaux, des Allemands ont ouvert le feu à 300 mètres, sur le docteur Millet, médecin-major au ... régiment colonial, au moment où, aidé de deux brancardiers, il faisait un pansement à un homme couché sur une civière. Comme il leur présentait le côté gauche, ils voyaient parfaitement son brassard. Ils ne pouvaient, d'ailleurs, se méprendre sur la nature de la besogne à laquelle les trois hommes étaient occupés.

Le même jour, le capitaine Perraud, du même régiment, ayant remarqué que les soldats d'une section prise pour objectif par ses mitrailleuses, portaient des pantalons rouges, a donné l'ordre de cesser le feu. Immédiatement, cette section a tiré sur lui et sur ses hommes. Elle était composée d'Allemands déguisés.

La commission :

G. PAYELLE, président.
ARMAND MOLLARD.
G. MARINGER.
PAULOT, rapporteur.

Voir les nos 63, 64, 65, 66, 67.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

21^e Corps d'Armée.

Lieutenant de réserve MATHIEU, 8^e d'artillerie à pied, commandant une batterie lourde : a fait preuve de qualités tout à fait remarquables de sang-froid, d'énergie et de ténacité. A réussi à tenir en échec une batterie ennemie de 13 centimètres et s'est, en outre, signalé en détruisant, à 6 kilomètres, un convoi automobiles de dix voitures.

Sergent-major DUMENIL, 71^e bataillon de chasseurs : chef d'une reconnaissance composée de 20 gradés et chasseurs, n'a pas hésité à attaquer, le 23 octobre, un détachement ennemi d'une quarantaine d'hommes commandé par un capitaine. A mis ce détachement en fuite, en lui tuant le capitaine et en faisant prisonniers un sous-officier, un caporal et 16 soldats, alors que sa reconnaissance n'éprouvait aucune perte.

Sergent MULLER, 71^e bataillon de chasseurs : commandant une reconnaissance, a dispersé à deux reprises successives, à la baïonnette un poste allemand qui l'attaquait, et a ramené un prisonnier et des blessés ennemis.

Chasseur CLAIRE, 71^e bataillon de chasseurs : s'est distingué en plusieurs circonstances par sa très grande bravoure. Tué le 25 octobre en se précipitant en avant de sa patrouille sur un bois occupé par l'ennemi.

Adjudant JUNGGER, 8^e d'artillerie à pied : belle conduite au feu.

Corps d'Armée Coloniale.

Chef de bataillon LEROY, 5^e d'infanterie coloniale : tué le 20 août d'une balle au cœur, en tête de son bataillon, au moment où il donnait à tous l'exemple du courage et du sang-froid.

Caporal MICHAUD, 37^e colonial : après avoir été, au cours d'une reconnaissance, couper audacieusement un ré-eau de fils de fer à quelques mètres d'une ferme occupée par l'ennemi, a été blessé en essayant d'aller chercher, sous un feu violent, un de ses hommes blessés, et est ensuite resté à son poste pour faire le coup de feu malgré sa blessure.

Capitaine MALLET, 35^e colonial ; capitaine BELLON, 36^e colonial et soldat MARAVAL, 37^e colonial : belle conduite au feu.

Groupes de divisions de cavalerie.

Capitaine LANNES, batteries à cheval de la 4^e division de cavalerie : au cours des combats du 1^{er} au 5 novembre, est resté quatre jours et demi à son poste d'observation, malgré un bombardement ininterrompu avec des obus de gros calibre jusqu'à ce qu'il ait été enfoui sous les décombres. Blessé grièvement.

Lieutenant KARCHER, batteries à cheval de la 4^e division de cavalerie : malgré un feu très violent dirigé sur sa batterie, a continué le feu jusqu'à ce qu'il ait été grièvement blessé à la tête.

Groupes de divisions de réserve.

Capitaine BROUILLARD, 62^e division de réserve : dévouement à toute épreuve. Se prodigue chaque nuit pour la pose des défenses accessoires. A sous la fusillade, le 30 octobre, fait retirer à bras d'homme, d'un village, deux pièces d'artillerie allemandes, et les a ramenés jusqu'à ce qu'il ait rencontré des attelages.

Lieutenant de réserve DUPEU, 6^e génie : marchant, le 30 août à l'attaque d'un village, en tête de son bataillon d'infanterie, a fait preuve d'un sang-froid et d'une intelligente connaissance de la situation en relevant exactement la position de cinq mitrailleuses

ennemies qui s'opposaient à la progression de notre infanterie et qui ont pu, de cette façon, être mises hors de cause par notre artillerie le lendemain.

Colonel MALAGUTI, commandant la 146^e brigade : est resté, les 20 et 21 septembre, exposé à un feu violent dans un village que les troupes avaient évacué, mais d'où il pouvait le mieux diriger et commander sa brigade. Blessé mortellement d'un éclat d'obus, a fait preuve du plus grand courage, de résignation et de sollicitude demandant à plusieurs reprises qu'on ne s'occupât pas de lui, mais de ceux qui l'entouraient, blessés eux-mêmes. A déclaré sa satisfaction de mourir à son poste, face à l'ennemi.

Capitaine BERNARD, état-major de la 63^e division : belle conduite au feu.

Aviation.

Lieutenant GIGNOUX, pilote à l'escadrille M. F. 23 : de concert avec le capitaine Pierlot, observateur, a, par son coup d'œil, son mépris du danger, son sang-froid assuré, le réglage du tir sur de nombreuses batteries ennemies et obtenu d'excellents résultats. Le 19 octobre, n'a pas hésité, malgré le brouillard, à survoler les lignes ennemies, à faible hauteur, pour fournir des renseignements sur leur organisation défensive. A été antérieurement rendu des services signalés et contribué, en particulier, à faire subir des pertes considérables à une colonne ennemie.

Lieutenants JUIGNY et VOGUEYAU, escadrille M. F. 8 : le 3 novembre, au cours d'une reconnaissance, rencontrant un « aviatik », n'ont pas hésité à marcher droit sur lui, l'obligeant à s'éloigner dans la direction opposée. Rencontrant ensuite un second « aviatik », l'ont franchement attaqué à coups de mousqueton. Pendant le combat, menacés d'être tournés par un « tanbe », ont fait face à celui-ci et l'ont mis en fuite, puis reprenant leur tir sur l'« aviatik », se sont rapprochés de lui à une quarantaine de mètres, ont atteint son moteur avec leurs balles et l'ont, par suite, obligé à atterrir en vol piqué presque vertical. Ont ensuite continué leur reconnaissance.

Fusiliers marins.

Lieutenant de vaisseau LE DOUGET : brillante conduite dans un combat où il a trouvé la mort en repoussant un assaut.

Capitaine de frégate JEANNIOT, lieutenants de vaisseau MARTIN DES PALLIÈRES, CHERDEL, PAYER, DE MAUSSEON DE CANDE, RICHARD : enseignes de vaisseau CARRELET, BOUSSEY, GAUTIER et SERIEYX, officiers des équipages DAUDU, FOSSEY et HERVE : ont été tués à la tête de leurs hommes en repoussant brillamment les attaques répétées d'un ennemi très supérieur.

Lieutenant de vaisseau DE CHAULIAC : a été blessé à la tête de ses hommes en repoussant brillamment les attaques d'un ennemi très supérieur.

Médecin principal DUGUET : très brillante conduite. A été tué à son poste par un parti d'Allemands qui avaient pénétré à travers nos lignes.

Divers.

Médecin-major COLONNA, chef de l'ambulance alpine 1/75 : n'a pas hésité à se porter sous un feu violent d'artillerie au secours d'un officier blessé, et a été atteint de trois graves blessures aux suites desquelles il a succombé. A refusé de se laisser enlever avant que ses blessés aient été mis en sûreté.

M^{me} HORTER, M^{me} KLEIN et PICARD, infirmières d'hôpital : sont restées pendant tout le bombardement du 27 août au chevet des

blessés, les rassurant et leur prodiguant leurs soins, malgré le danger que présentait le séjour dans les salles situées au premier et au deuxième étages.

Chef d'équipe MARTIN, de l'administration des postes et des télégraphes : s'est employé avec un très réel courage, et malgré un feu très violent de l'ennemi, à la réparation de communications téléphoniques interrompues.

3^e BATAILLON DE MARCHÉ D'INFANTERIE LÉGÈRE D'AFRIQUE : a fait preuve, au cours de l'attaque du 9 novembre, de la plus grande vigueur et d'un allant remarquable.

Gouvernement militaire de Paris.

Lieutenant-MOSSER, 2^e d'artillerie lourde : a rendu les plus grands services, comme observateur, dans les circonstances les plus difficiles.

Sous-lieutenant DE BLOIS, 2^e d'artillerie lourde : très belle attitude au feu. Blessé grièvement le 24 septembre en donnant à ses hommes le plus bel exemple de courage et de sang-froid.

Maréchal des logis DARNIS, 2^e d'artillerie lourde : s'est offert pour aller rechercher, sur une position battue par un feu violent de l'artillerie ennemie, un avant-train dont les chevaux avaient été tués ; a réussi à le ramener.

Sergent LOYAU, 1^{er} génie : superbe attitude au feu.

Canonnier DESPRES, 2^e d'artillerie lourde : s'est offert pour aller rechercher sur une position battue par un feu violent de l'artillerie ennemie, un avant-train dont les chevaux avaient été tués ; a réussi à le ramener.

Canonnier GOUSSU, 2^e d'artillerie lourde : a fait preuve d'un grand courage et d'un grand sang-froid reconstituant seul, sous un feu violent d'obusiers, deux attelages pour son avant-train dont les chevaux avaient été tués ; a réussi à le ramener à la batterie.

Sapeur MAIGNÉ, 1^{er} génie : au combat du 22 août, a montré beaucoup de sang-froid et d'énergie ; le bras traversé par une balle, n'a quitté la ligne de feu que sur l'ordre des son capitaine.

Caporal TASSEL : à la tête d'un détachement de télégraphistes, qui s'étaient offerts pour ce travail, a posé et réparé à plusieurs reprises, sous un bombardement violent, une ligne télégraphique destinée à assurer les communications d'un fort. Le poste télégraphique ayant ensuite dû être transporté en dehors de la zone dangereuse, a contribué à assurer le transport des dépêches entre le poste et le fort sous le bombardement.

Capitaine OLIVIER, 4^e d'artillerie lourde : a fait preuve d'une activité et d'une habileté remarquables ; a assuré le tir de sa batterie sous le feu violent et répété de l'ennemi.

Adjudant GARICHOT, 4^e rég. d'artillerie lourde : a conduit remarquablement sa section, donnant à tous l'exemple du calme et du sang-froid et faisant preuve, dans toutes les circonstances de flicelles, de rares qualités d'énergie et de commandement.

Capitaine de réserve DINET, 32^e dragons : le 5 septembre, a été grièvement blessé à la cuisse après avoir fait la reconnaissance d'un village occupé par des forces nombreuses.

Médecin auxiliaire CHENET, 5^e génie : sous un bombardement violent, a organisé avec le plus grand sang-froid et exécuté quatre fois de suite l'évacuation de 150 blessés.

Sapeur infirmier NOURY, 5^e génie : sous un bombardement violent, a concouru quatre fois de suite et avec le plus grand dévouement à l'évacuation de 150 blessés.

Caporaux COUGNOUX et WIDMAIER, et sapeur CHEVIET : ont, à trois reprises différentes, assuré, comme chefs d'ateliers et de postes, l'exploitation de postes optiques ou

téléphoniques, malgré un pluie d'obus de gros calibre. N'ont quitté leur poste que sur l'ordre qui leur en fut donné, après avoir été rechercher sous la mitraille le corps d'un de leurs camarades tué.

1^{er} Corps d'Armée.

Sous-lieutenant Delacroix, 233^e d'infanterie: mortellement frappé, en examinant à la jumelle les tranchées ennemies qu'il devait attaquer; avait toujours donné l'exemple de la vaillance et de l'énergie.

2^e Corps d'Armée.

Caporal brancardier GERAUD, 148^e d'infanterie: fait preuve d'un dévouement exceptionnel. A sauvé la vie de nombreux blessés qu'il a ramassés sous le feu de l'ennemi en s'exposant lui-même aux plus grands dangers.

Sergent RITAINE, 347^e d'infanterie: en résidence au Canada, a rejoint son corps dans le plus bref délai; très belle conduite au feu; blessé mortellement en prenant d'assaut, à la tête de sa section, une tranchée ennemie.

Capitaine RAOULT, 245^e d'infanterie: a conduit avec sang-froid et succès, sous le feu croisé de l'artillerie ennemie, sa compagnie, obligée, pour se porter à l'attaque, de traverser un large espace découvert.

Capitaine POISOT, 251^e d'infanterie: a reçu le 29 août plusieurs balles dans ses vêtements à la tête de son unité. Le 6 septembre a maintenu le 5^e bataillon qu'il commandait par intérim, pendant six heures sous le feu le plus violent. A mérité d'être proposé pour officier de la Légion d'honneur pour sa belle conduite au cours d'attaques de nuit. S'est courageusement conduit le 8 octobre, date à laquelle il a été tué.

Sous-lieutenants KELLER, MAILLARD et BRAUN, 120^e d'infanterie: blessés grièvement après avoir donné le plus bel exemple à leur troupe.

Sous-lieutenants CHOUARD et FOURNIER, 9^e bataillon de chasseurs: grièvement blessés (2^e citation).

Sergent de réserve GRÉGOIRE, 9^e bataillon de chasseurs: grièvement blessé (2^e citation).

Sous-lieutenants PAGNIEZ, BLAISOT et SOURISSEAU, 18^e bataillon de chasseurs: grièvement blessés. Brillante conduite au feu.

Sergent VIET, 18^e bataillon de chasseurs: blessé grièvement au combat au moment où il conduisait avec énergie sa section au feu.

Capitaine PIERRE, 29^e d'artillerie: blessé très grièvement en commandant sa batterie au feu.

Maréchal des logis ORIAL et maître pointeur SOUMOIS, 17^e d'artillerie: grièvement blessés.

Maître ouvrier TOURLIEU, canonniers TURPIN et PERRIN, 17^e d'artillerie: grièvement blessés.

3^e Corps d'Armée.

Lieutenant de réserve GAUCHER, 205^e d'infanterie: entraînant sa section sous un feu violent, a eu la cuisse traversée par une balle. A néanmoins trouvé l'énergie de se trainer sur la position qu'il devait occuper, et d'y conserver le commandement de sa section pendant toute la journée, jusqu'au moment où, à la nuit tombée, les brancardiers ont pu le ramasser.

Lieutenant HELBRONNER, état-major de la 12^e brigade: officier d'une haute valeur morale, d'un dévouement à toute épreuve et d'une bravoure admirable, mortellement blessé en portant un ordre sur le champ de bataille.

Sous-lieutenant GUILLEMET, 119^e d'infanterie: a montré depuis le début de la campagne un entrain et une bravoure exceptionnels. Vient de se distinguer tout particulièrement dans un combat de nuit, où il a conduit remarquablement sa compagnie.

Chef de bataillon KHAN, 36^e d'infanterie: grièvement blessé à la tête de son bataillon, qu'il conduisait vigoureusement à l'assaut d'un village.

Chef de bataillon SAUNIER, 36^e d'infanterie: a eu la main droite emportée au cours d'un assaut énergiquement mené par lui.

Sergent KERO, 36^e d'infanterie: a foncé, à la tête de ses voisins de combat, dans les li-

gnes ennemies, et s'y est servi de sa balonnette d'une façon remarquable.

Adjudant GRANIER, 30^e d'infanterie: belle attitude, le 6 septembre; a chargé à la balonnette à la tête de sa section et a fait 60 prisonniers.

Adjudant SERTIN, 5^e d'infanterie: calme, énergique et courageux, a conduit les feux de sa section avec une telle maîtrise qu'il a arrêté net une attaque et réduit complètement au silence une mitrailleuse ennemie (nuit du 15 au 16 octobre); a rendu compte, dix heures après seulement, des blessures reçues par lui.

Lieutenant VIE, 119^e d'infanterie: a énergiquement contenu, à la lisière d'un bois, une attaque ennemie qui n'a pu déboucher (nuit du 28 au 29 octobre).

Capitaine FRADINDE BELLABRE, 24^e d'infanterie: a pris sous le feu le commandement de son bataillon et l'a brillamment conduit dans toutes les affaires auxquelles il a assisté. Mort des suites de ses blessures successives, glorieusement regues et stoïquement supportées.

Capitaine MAESTRACCI, 24^e d'infanterie: blessé et prisonnier, s'est évadé; tombé à nouveau dans les mains de l'ennemi, s'est à nouveau évadé. A rejoint son rég., où il commande de façon brillante son bataillon.

Lieutenant MEYER, 21^e d'infanterie: blessé en repoussant une contre-attaque ennemie, n'a quitté le front que lorsque tout danger avait disparu.

Médecin aide-major CHASSIN, 24^e d'infanterie: très haute conception de son devoir professionnel; a maintes fois, au péril de sa vie, sauvé les blessés en les relevant sous le feu.

Médecin aide-major MAIRE, 24^e d'infanterie: a repris son service à peine guéri d'une blessure grave, et ne cesse de faire preuve de courage personnel et de dévouement professionnel.

Lieutenant VAST, 239^e d'infanterie: mortellement blessé, en dirigeant avec un grand sang-froid et une belle bravoure sa compagnie, dont il avait pris le commandement sous le feu.

Caporal FRANÇOIS, 28^e d'infanterie: chef de patrouille, a fait prisonnier un sous-officier allemand; a continué ensuite tranquillement sa mission, bien qu'il eût le poignet fracassé. S'est fait panser seulement après avoir rendu compte.

Soldat LECANUT, 28^e d'infanterie: après avoir obtenu de venir encore se battre après une première blessure, a dû être évacué par ordre et malgré sa résistance obstinée, à la suite d'une seconde blessure.

Soldats LOISEL et ROUSSELIN, 239^e d'infanterie: dans un changement de position, se sont volontairement offerts pour donner le change à l'ennemi en occupant à eux seuls un endroit dangereux, et ont été blessés en accomplissant, avec un calme courage, cet acte de dévouement.

Lieutenant CRESCENT, 30^e d'infanterie: s'est présenté comme volontaire pour exécuter plusieurs reprises des reconnaissances de nuit, au cours desquelles il a recherché opiniâtrement, sans s'inquiéter du danger, les renseignements demandés.

4^e Corps d'Armée.

Adjudant-chef ARNOULD, 102^e d'infanterie: a exercé avec distinction le commandement de sa section depuis le début de la campagne. A maintenu pendant quatre jours sa compagnie dans les tranchées les plus exposées. Est tombé glorieusement criblé de balles en entraînant dans la nuit du 4 octobre sa compagnie à l'attaque d'un village.

Sous-lieutenant MOINE, 301^e d'infanterie: le 21 octobre, grièvement blessé d'une balle de shrapnell à la jambe droite, ne s'est fait panser qu'après la cessation du feu de l'artillerie.

Adjudant CLOTIER, 330^e d'infanterie: a entraîné sa section à la balonnette avec le plus grand entrain à l'attaque d'un bois le 9 octobre. A été grièvement blessé.

Sergent-major PIGNOT, 330^e d'infanterie: a été blessé par un éclat d'obus, qui lui a presque sectionné le bras, en entraînant avec le plus grand courage sa section à une attaque à la balonnette le 9 octobre.

Capitaine DUMAS, 102^e d'infanterie: a été tué aux avant-postes en allant faire tout seul et à courte distance de l'ennemi une reconnaissance très périlleuse et a donné ainsi à

sa troupe un bel exemple de bravoure et d'impétuosité.

5^e Corps d'Armée.

Médecin-major GERBAUX, 46^e d'infanterie: a donné le plus bel exemple de cranerie depuis le début de la campagne en conduisant lui-même ses médecins et ses brancardiers sur la ligne de feu pour relever les blessés.

Médecin-major HENRIOT, 10^e division d'infanterie: les 31 août et 24 septembre, sous le feu de l'ennemi, a traité et évacué plus de cinq cents blessés.

Lieutenant MARSEILLE, 30^e d'artillerie: belle attitude au feu. A été blessé le 23 septembre par un éclat d'obus.

Sous-lieutenant BENGOUTTE, 4^e d'infanterie: a maintenu par son sang-froid et son énergie, pendant sept heures, sa compagnie exposée à un feu violent et a infligé à l'ennemi des pertes très sérieuses.

Sous-lieutenant BUREAU, 113^e rég. d'infanterie: belle attitude au feu depuis le début de la campagne.

Sous-lieutenant COUSIN, 113^e d'infanterie: attitude absolument remarquable au feu.

Adjudant MARY, 4^e rég. d'infanterie: au cours d'une attaque de nuit, a maintenu, par son sang-froid, sa section qui, par des feux violents, empêchait d'occuper le point principal d'un village. A été blessé depuis.

Sergent BRANLARD, 313^e d'infanterie: a su se maintenir pendant plusieurs jours, malgré des attaques continuelles, dans le poste de liaison qu'il commandait. A été blessé.

Sergent BUJAUD, 46^e d'infanterie: a fait preuve de courage et d'habileté en allant à travers bois porter un ordre à une compagnie détachée. A réussi à accomplir sa mission en échappant à une fraction ennemie qui l'avait coupé et sommé de se rendre.

Maréchal des logis FABREGA, 30^e d'infanterie: blessé d'une balle dans le bras, au combat du 7 septembre, a continué jusqu'à la fin de la journée à exercer le commandement de sa pièce.

Sergent LOISEAU, 313^e d'infanterie: a fait preuve d'une grande énergie sous le feu et a assuré son service jusqu'au complet épuisement de ses forces.

Sergent PARMENTIER, 46^e d'infanterie: a toujours fait preuve de bravoure et d'entrain. Est allé de son plein gré remplir une mission périlleuse; a été grièvement blessé.

Caporal fourrier LAURENCE, 4^e d'infanterie: chargé de transmettre un ordre et surpris par une patrouille ennemie, a réussi, par son sang-froid, à accomplir sa mission après avoir tué trois hommes.

Caporal LECORNU, 82^e d'infanterie: au cours du combat du 2 octobre, dans une forêt, a été blessé une première fois en conduisant sa patrouille; a cependant rempli sa mission; a été grièvement blessé en retournant.

Brigadier LENHARDT, 30^e d'artillerie: blessé à une épaule par un éclat d'obus, le 7 septembre, n'a voulu être soigné qu'à la fin du combat.

Caporal MARTEAU, 46^e d'infanterie: blessé le 6 septembre, a continué à assurer le service de sa mitrailleuse toute la journée, s'est fait panser chaque jour, a refusé d'entrer dans une ambulance et n'a jamais voulu quitter sa section de mitrailleuses.

Caporal RENAULT, 113^e d'infanterie: pendant la nuit du 29 septembre, dans une charge à la balonnette, s'est avancé seul jusque dans les tranchées ennemies. Le 30 septembre, a occupé avec douze hommes, sous un feu violent, une tranchée avancée, assurant lui-même le réapprovisionnement en munitions qu'il prenait sur les morts et les blessés en dehors de la tranchée.

Maître-pointeur BACHELIER, 30^e d'artillerie: a montré une parfaite abnégation en traversant un passage battu par le feu intense et continu de l'artillerie ennemie, pour arrêter trois caissons de ravitaillement qu'il voyait prêts de s'y engager.

Clairon CIRET, 46^e d'infanterie: étant en sentinelle et attaqué par une patrouille de huit hommes, a tenu et a ainsi donné le temps au chef de poste de prendre ses dispositions.

Soldat INGLEBERT, 313^e d'infanterie: sous un feu très violent, partant de tranchées fortement organisées, s'est avancé à deux reprises de ces tranchées pour porter secours à un sous-officier d'un autre corps, qui avait été blessé très grièvement.

CITATIONS

(Suite.)

Soldat PLATEL, 46^e d'infanterie: n'a pas hésité à traverser 800 mètres de terrain battu par l'ennemi pour aller porter un ordre à sa compagnie en grand garde. Gravement blessé à l'épaule n'a consenti à être ramené sur un brancard qu'après avoir remis lui-même à son commandant de compagnie, l'ordre dont il était porteur.

Soldat territorial POUDRIER, 4^e d'infanterie: venu au feu sur sa demande, a, sous un feu violent, posé un réseau de fil de fer en avant des tranchées.

Soldat RACLIN, brancardier, 10^e division d'infanterie: le 21 septembre, a été blessé à la face après s'être porté de sa propre initiative, en avant pour relever des blessés tombés sur la ligne de feu.

Soldat VERHOVEN, 4^e d'infanterie: blessé trois fois, est revenu trois fois au feu, sur sa demande.

6^e Corps d'Armée.

Lieutenant NALOT, 67^e d'infanterie: a préparé avec le plus grand soin et dirigé avec une décision et une bravoure remarquables l'attaque d'un village.

Caporal OUDIN, 67^e d'infanterie: a montré dans l'attaque d'un village, sang-froid et énergie.

Caporal CHENIN, 67^e d'infanterie: au cours d'une attaque, a fait preuve d'un courage exceptionnel.

Capitaine RAYER, 132^e d'infanterie: a brillamment mené, avec son bataillon, une attaque de nuit, dans des circonstances particulièrement délicates.

Capitaine LE RICQUE, 132^e d'infanterie: grâce à son énergie et à son autorité, a pu conserver le terrain conquis par sa compagnie et résister victorieusement à une violente attaque dirigée contre elle au début de la nuit du 6 au 7 novembre.

Lieutenant de réserve GENAIN, 132^e d'infanterie: s'est particulièrement distingué à la tête de sa compagnie au cours de la campagne.

Sous-lieutenant de réserve BRIDE, 132^e d'infanterie: ayant eu à subir, dans la nuit du 6 au 7 novembre, une attaque de nuit, a laissé l'ennemi s'approcher à 10 mètres de ses tranchées, distance à laquelle le feu déclanché sur son ordre, par sa section, a surpris l'adversaire dans son offensive et l'a ensuite forcé à se replier.

Sergent réserviste BARRE, 132^e d'infanterie: au cours d'une attaque de nuit s'est jeté à la tête de sa section dans les tranchées ennemies qu'il a enlevées à la balonnette. Blessé, n'a quitté son poste qu'après qu'un autre sous-officier fut venu prendre le commandement de sa section.

Soldat BOUCHE, 132^e d'infanterie: très belle attitude au feu au cours d'une opération de nuit.

Soldat KRIST, 132^e d'infanterie: au cours d'une attaque a fait preuve de beaucoup de courage et d'intelligence en ne cessant de porter des ordres et des renseignements sous une vive fusillade.

Adjudant CHIARELLI, 151^e d'infanterie: ayant pris, sous le feu, le commandement d'une troupe engagée dans un combat très dur, s'est, avec beaucoup d'énergie et d'intelligence, employé à organiser les positions conquises.

7^e Corps d'Armée.

Lieutenant PONCELET, 62^e d'artillerie: le 11 octobre, sa batterie étant en position, eut son observatoire, placé sous le toit d'une maison située sur une crête, pris sous le feu de l'artillerie ennemie. Continua néanmoins son tir et ne quitta son observatoire que lorsque le mur s'écroula.

Canonniers ROFIDAL et BAREIGNOT, téléphonistes, 62^e d'artillerie: le 11 octobre, malgré un feu violent de l'artillerie ennemie, ont maintenu la liaison téléphonique entre un observatoire d'artillerie et une batterie. Ont été tués à leur poste.

Lieutenant de réserve LEFLAIVE, 62^e d'artillerie: tué au cours d'une reconnaissance en avion.

8^e Corps d'Armée.

Commandant MÉQUILLET, 256^e d'infanterie: commandant le secteur le plus exposé de la

58^e division de réserve, a repoussé victorieusement toutes les attaques de l'adversaire, faisant preuve d'un sang-froid, d'une décision et d'une énergie remarquables.

9^e Corps d'Armée.

Maréchaux des logis CARLONET et CADUC, 49^e d'artillerie: ont, sous un feu extrêmement violent, réussi à déplacer à bras leur pièce que l'ennemi était parvenu à repérer.

10^e Corps d'Armée.

Capitaine DE L'ORZA, 70^e d'infanterie: s'est dépensé sans compter pour organiser son secteur de défense. A résisté énergiquement avec sa compagnie dans une première attaque faite par l'ennemi contre un village. Ayant épuisé ses munitions, a fait réapprovisionner sa compagnie et s'est reporté sur la ligne de feu arrêtant l'élan de l'ennemi par un tir bien dirigé. Blessé par un éclat d'obus.

Adjudant NICOLI, 70^e d'infanterie: a reconnu pendant la nuit, avec un peloton, une position, l'a occupée malgré de sérieuses difficultés et ne l'a abandonnée que sur un ordre du commandement pour permettre à l'artillerie d'ouvrir le feu.

Caporal réserviste POQUET, 70^e d'infanterie: très belle conduite. Est resté toute la journée avec dix hommes dans une maison à 100 mètres d'une usine occupée par l'ennemi et lui causant par son feu des pertes sensibles.

Caporal réserviste FOSSE, 70^e d'infanterie: blessé en accomplissant une mission. Malgré sa blessure est venu rendre compte.

Caporal réserviste LOGEAS, 70^e d'infanterie: pendant une attaque de nuit faite par l'ennemi, ne s'est replié qu'en défendant énergiquement à la tête de ses hommes la partie de la lisière confiée à sa surveillance. A été fait prisonnier, a réussi à s'échapper et est revenu se mettre à la disposition de ses chefs.

Canonier FOURÉ, 2^e d'artillerie à pied: le 12 octobre, envoyé par le capitaine commandant la batterie, porter un ordre au lieutenant commandant une auto-mitrailleuse la trouva complètement engagée dans une attaque violente de l'ennemi qui avait réussi à l'entourer à la faveur du brouillard. Malgré le danger il se porta vers le lieutenant, en se frayant un passage au milieu des ennemis et reçut une balle dans l'épaule en accomplissant sa mission, donnant ainsi un bel exemple de courage.

Soldat LENY, 41^e d'infanterie: est resté, le 14 octobre, au cours d'un combat, en observation dans la vigie située au-dessus de la toiture d'une usine, bien que cette vigie ait été prise à partie par l'artillerie ennemie. A fourni aux batteries françaises des renseignements précieux qui ont puissamment aidé ces dernières à rejeter toutes les attaques allemandes.

11^e Corps d'Armée.

Lieutenant MICHEL, 3^e d'artillerie à pied: chargé avec son auto-mitrailleuse de coopérer à la défense d'un secteur, s'est employé avec un dévouement de tous les instants pour remplir une tâche difficile. Pendant l'attaque de nuit faite par les Allemands contre un village, a ouvert sur eux un feu des plus violents. Malgré l'acharnement des assaillants, a personnellement repoussé à coups de revolver plusieurs d'entre eux qui le seraient de près, pendant le tir de la pièce.

Ayant réussi à se dégager avec son auto, s'est porté sur un autre point indiqué par le commandant du bataillon, a prêté à deux compagnies son appui matériel et moral, tirant jusqu'au moment où sa pièce échauffée et encrassée fut hors d'état de servir et n'a quitté le combat sur l'ordre du commandant du bataillon, que devant l'impossibilité d'être à nouveau utile.

12^e Corps d'Armée.

Capitaine ALIXANT, 159^e d'infanterie: a commandé brillamment le 1^{er} bataillon pendant les combats du 19 au 23 octobre sous un bombardement intense et a fait preuve d'un sang-froid remarquable.

Lieutenant BELLECAVE, 159^e d'infanterie: a, pendant quatre jours et quatre nuits, maintenu sa compagnie dans une position sous un

feu meurtrier. A été mortellement blessé le 25 octobre, en entraînant sa compagnie à l'assaut dans une attaque de nuit.

Sous-lieutenant MORATI, 159^e d'infanterie: a maintenu énergiquement sa section pendant deux jours et trois nuits dans les tranchées et dans une maison ruinée, sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie de gros calibre. A été grièvement blessé le 25 octobre, dans une attaque de nuit; n'a pas voulu se laisser emporter et a exhorté sa section à continuer l'attaque.

Brigadier TORNARD, 59^e d'artillerie: le 12 octobre, blessé par l'explosion d'un caisson de l'échelon au moment où il venait chercher des caissons de ravitaillement, ne s'est fait panser qu'après être allé demander au poste de secours, les infirmiers et les brancardiers pour chercher le personnel blessé en même temps que lui et a repris ensuite l'accomplissement de sa mission.

15^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon CAILLÈS, 3^e d'infanterie: a entraîné son bataillon comme à la manœuvre en le maintenant dans le plus grand ordre contre des tranchées fortement organisées. A reçu deux graves blessures.

Chef de bataillon MARTIN, 3^e d'infanterie: superbe attitude lors d'une attaque d'un bois.

Chef de bataillon PATROUX, 3^e d'infanterie: a déployé la plus grande bravoure au combat du 23 septembre. Blessé d'une balle à la face, a repris son service, la blessure à peine cicatrisée.

Capitaine JOURNÉE, 111^e d'infanterie: brillante conduite; grièvement blessé, est revenu prendre son service à peine guéri.

Sous-lieutenant BAUMES, 3^e d'infanterie: grièvement blessé par une balle qui lui avait traversé la cuisse, a refusé d'être évacué. A passé la nuit sur le champ de bataille pour soigner un camarade et des soldats blessés.

S'est entraîné pendant 1,500 mètres pour aller chercher du secours dans un village voisin.

Sous-lieutenant de réserve TRANCHANT, 111^e d'infanterie: belle conduite et initiative intelligente alors qu'il était en soutien d'artillerie.

Adjudant VIGNE, 111^e d'infanterie: s'est offert spontanément pour diriger un détachement de volontaires chargés de marcher sur des tranchées solidement occupées par l'ennemi. A conduit cette attaque avec énergie et intrépidité sous un feu des plus violents.

Sergent-major DENIS, 58^e d'infanterie: le 10 septembre, sous un feu violent et en l'absence d'officiers, a rassemblé deux sections et organisé une position défensive d'où il fit ouvrir le feu sur l'ennemi.

Sergent-major LABOUR, 3^e d'infanterie: belle attitude au feu.

Sergent-major PAOLI, 40^e d'infanterie: blessé grièvement au bras (membre presque détaché du corps) le 14 août, par un éclat d'obus, a conduit sa section derrière un abri et en a conservé le commandement jusqu'au moment où il s'est évanoui.

Sergent-major SALLES, 58^e d'infanterie: le 10 septembre, a fait, en rampant et sous un feu des plus violents, la reconnaissance de positions ennemies, jusqu'à une centaine de mètres des tranchées allemandes qu'il a situées, ce qui a permis à notre artillerie de les battre efficacement. Le 20 août, avait été blessé par un éclat d'obus au poignet et au ventre.

Sergent fourrier CARLIHAN, 3^e d'infanterie: blessé d'un éclat d'obus à la tête, le 20 août, a continué son service. Blessé à la jambe le 20 septembre, a gardé le commandement de sa section, qu'il a entraînée à l'attaque.

Sergent CLOITRE, 6^e bataillon de chasseurs: a fait preuve, depuis le début de la campagne, de très belles qualités de bravoure et d'initiative.

Maréchal des logis COMTE, 19^e d'artillerie: s'est offert spontanément, à diverses reprises, pour porter les ordres du commandant du groupe et du capitaine sous un feu violent et réglé de l'artillerie ennemie.

Sergent-major DELOCHE, 24^e bataillon de chasseurs: blessé au côté, le 19 août, d'un éclat d'obus, a rejoint sa compagnie à peine guéri.

Sergent GRIMALDI, 175^e d'infanterie: entouré d'Allemands, s'est enfermé dans une maison avec vingt hommes. A lutté jusqu'à

ce que l'ennemi fut entré dans l'habitation et y eût mis le feu. A réussi à s'échapper à travers les lignes ennemies et à rejoindre sa compagnie (combat du 30 septembre).

Maréchal des logis MARSEILLE, 6^e hussards : commandant une reconnaissance le 8 septembre, et ayant vu un de ses éclaireurs tomber mortellement frappé, n'hésita pas à se porter en avant pour compléter la reconnaissance. Très grièvement blessé sous un feu violent de mitrailleuses.

Sergent REY, 7^e génie : surpris par une fusillade violente pendant un travail de nuit, a maintenu énergiquement sa demi-section sous le feu de l'ennemi.

Caporaux AIPERT et BEGARRY, 21^e bataillon de chasseurs : le 7 octobre, se sont offerts comme volontaires pour reconnaître un pont défendu par des tranchées allemandes ; ayant trouvé ces tranchées évacuées, se sont avancés de 100 mètres jusqu'à la lisière d'un bois et ont essuyé à bout portant le feu des tranchées ennemies.

Caporal DESIRON et DECARPENTRIES, clairons au 11^e d'infanterie : au combat de nuit du 9 septembre, se trouvant à côté de leur chef de bataillon, ont sonné la charge sans discontinuer, du point de départ des compagnies pour l'assaut jusqu'à l'implacement des mitrailleuses allemandes. Ont ainsi contribué au maintien des compagnies sur le plateau, malgré la violence du feu ennemi.

Brigadier DURLIN, 6^e hussards : a montré le plus grand courage au cours de nombreuses reconnaissances. A pénétré résolument dans un bois, le 29 septembre pour constater la présence de l'ennemi et a sauvé sous un feu violent et intense l'éclaireur Voisin, grièvement blessé.

Brigadier MARTIN-JAUBERT, 19^e d'artillerie : la batterie étant établie à moins de 1.000 mètres des tranchées ennemies, est resté pendant six heures perché sur un arbre, observant d'une façon continue et renseignant très intelligemment son capitaine sur les mouvements de l'ennemi.

Soldats AUQUIER et JOUVE, 11^e d'infanterie : se sont offerts comme volontaires pour faire partie d'un détachement chargé de l'attaque d'un bois. Ont montré dans cette attaque des qualités de bravoure remarquables.

Soldat BRACONI, 3^e d'infanterie : blessé le 20 août, a refusé de se faire évacuer et s'est arrêté face à l'ennemi, brûlant toutes ses cartouches et celles d'un camarade blessé.

Soldat BRUN, 40^e d'infanterie : belle attitude au feu.

Soldat DENIS, 6^e bataillon de chasseurs : chargé de ravitailler en munitions une section au combat du 26 août, a rempli sa mission avec le plus grand courage ; a été grièvement blessé.

Soldat GUYON, 40^e d'infanterie : quoique blessé deux fois, est resté à son poste et a continué à tirer.

Soldat LANFRANCHI, infirmier au 58^e d'infanterie : après l'attaque d'un bois, le 24 septembre, est allé de sa propre initiative, avec quelques brancardiers volontaires, diriger le relèvement de blessés du 24^e bataillon de chasseurs, à proximité de tranchées occupées par l'ennemi. A réussi à les faire transporter au poste de secours du 58^e d'infanterie.

Canonier MICHEL, 1^{er} d'artillerie : étant conducteur du milieu, après avoir eu deux chevaux tués et avoir été blessé lui-même, a remplacé le conducteur de derrière, également blessé.

Soldat NOLET, 6^e bataillon de chasseurs : blessé à l'épaule au combat du 19 août, est resté à son poste. Blessé à nouveau d'un éclat d'obus au poignet, le 29 août, est resté sur la ligne de feu. Evacué le 5 septembre, à la suite de ses blessures, rejoint sa compagnie le 14 septembre.

Cavalier PÉTRY, 6^e hussards : le 16 septembre étant en reconnaissance, a été blessé et fait prisonnier ; laissé à la garde d'un sergent allemand, s'est emparé du fusil de ce dernier et l'a tué.

Soldat SALINI, 173^e d'infanterie : par son courage et sa ténacité, a entraîné ses camarades dans la marche en avant, sous un feu très violent de l'ennemi. Ayant brûlé toutes ses cartouches, s'est reporté de quelques pas en arrière pour ramasser celles des morts et des blessés ; ne s'est retiré de la ligne de feu que sur l'ordre de son chef de section.

Soldat SANTONI, 173^e d'infanterie : ayant reçu une balle dans la cuisse et marchant péniblement, a continué à se battre jusqu'à

la fin de l'engagement. Ne s'est retiré que sur l'ordre de son chef de section.

Sous-lieutenant DEMIENS, 240^e d'infanterie : dans la nuit du 12 au 13 octobre, malgré une première blessure, est resté à la tête de sa troupe. Blessé grièvement une deuxième fois, a refusé les services de ceux qui voulaient l'accompagner.

Soldat BEAUFILS, 312^e d'infanterie : a fait preuve de sang-froid et de courage en traversant un fleuve à la nage pour aller, sous le feu des obus ennemis, porter un ordre à une compagnie qui était coupée du gros du régiment par la rupture d'un pont.

Maitre pointeur TRESORIERS, 38^e d'artillerie : blessé une première fois le 7 septembre à la jambe droite, puis une deuxième fois au bras gauche, a tenu à continuer son service jusqu'à ce qu'une troisième blessure l'ait mis dans l'obligation de quitter son poste.

16^e Corps d'Armée.

Soldat JULIAN, 281^e d'infanterie : est allé rechercher, sous une grêle de balles, son sous-officier tombé en avant de la tranchée ; a été blessé très grièvement dans cette tentative.

18^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel VUILLEMOT, chef d'état-major du 18^e corps d'armée : a secondé son chef d'une façon remarquable et a assuré le fonctionnement de l'état-major du 18^e corps d'armée depuis le début de la campagne, payant de sa personne de jour et de nuit, et donnant à tous l'exemple d'une activité, d'une abnégation et d'un dévouement qui ne se sont jamais démentis. Belle attitude au feu.

Sous-lieutenant FOUCHET, 123^e d'infanterie : a conduit avec courage et habileté une reconnaissance de nuit sur une localité occupée par l'ennemi, et a ramené onze prisonniers.

Sous-lieutenant DONESSE, 34^e d'infanterie : très grièvement blessé, a conservé son commandement et continué de renseigner son capitaine jusqu'au moment où il a perdu connaissance.

Capitaine FUCHS, 6^e d'infanterie : à la tête de son bataillon, a résisté, pendant onze jours consécutifs, dans une situation très exposée à tous les assauts de l'ennemi.

19^e Corps d'Armée.

Lieutenant ARDANT DU PICQ, 5^e tirailleurs : blessé une première fois, est resté à son poste et a reçu une seconde blessure en entraînant énergiquement sa section à l'assaut.

Lieutenant RICHELIEU, 3^e zouaves : blessé grièvement, en repoussant avec sa section la cavalerie ennemie.

Capitaine CLOT, 2^e tirailleurs : a toujours dans les circonstances les plus graves, montré le même sang-froid et le même courage ; grièvement blessé en repoussant énergiquement, le 9 septembre, une violente attaque ennemie.

Lieutenant GUÉRIN, 6^e tirailleurs : a eu la clavicule brisée en entraînant sa section à l'assaut le 28 août, sous un feu extrêmement violent des mitrailleuses ennemies ; n'a quitté son commandement qu'à la fin de l'action.

Zouave RAVEL, 3^e zouaves : blessé en portant un ordre, s'est efforcé de remplir quand même sa mission, en se trainant péniblement, et a reçu à ce moment une deuxième blessure.

Sergent SERIES, 3^e zouaves : blessé dans une tranchée, s'est obstiné à y rester, entretenant le courage de tous par sa vaillance et sa belle humeur. Sorti le dernier au moment de sa relève, a reçu alors une deuxième blessure.

Sergent GREPINET, 3^e zouaves : blessé après avoir donné les preuves du plus brillant courage, n'a pas abandonné son commandement et ne s'est fait panser que le lendemain.

Capitaines JOSEREAU et lieutenant CINTRAT, 1^{er} zouaves : chargés d'établir un plan des tranchées allemandes, n'ont pas hésité, pour effectuer les visées nécessaires, à monter dans les arbres, malgré le feu ajusté et violent que l'ennemi dirigeait sur eux.

Caporal MAESTRATTI, 1^{er} zouaves : blessé le 29 septembre, avait refusé de se laisser évacuer. Blessé à nouveau le 30 octobre, en donnant l'exemple de l'impétuosité au cours

d'une reconnaissance dont il faisait partie comme volontaire.

Capitaine POIGNON, 3^e zouaves : grièvement blessé le 30 août, après avoir vigoureusement et courageusement combattu pendant trois jours.

Lieutenant DELORME, 6^e tirailleurs : blessé le 26 août en entraînant sa section avec beaucoup de courage et d'habileté.

Adjudant-chef DUBAURE, 1^{er} zouaves : assurant comme agent de liaison la transmission des ordres, a eu sa bicyclette brisée par un obus, et s'est dans sa chute, gravement contusionné ; n'a pas moins rempli intégralement sa mission.

Clairon MAKLOUFI, 6^e tirailleurs : blessé à deux reprises le 27 août, est tombé épuisé en s'efforçant de suivre quand même sa compagnie.

Sergent QUIGNARD, 2^e zouaves : blessé une première fois le 28 août, a conservé son commandement. Blessé une seconde fois, grièvement, le 6 septembre, en maintenant, par son exemple, le calme et le sang-froid dans sa troupe exposée à un feu très violent.

Sergent LEYDET, 2^e zouaves : a remplacé comme caporal mitrailleur son officier et son sous-officier blessés. A fait preuve d'intelligence, d'habileté et de sang-froid. Atteint depuis deux blessures, dont l'une menaçait de s'aggraver, a conservé son commandement.

Tirailleur PROUST, 6^e rég. : engagé volontaire pour la durée de la guerre. Blessé, et fait prisonnier, a réussi à s'évader et à rejoindre sa compagnie.

Tirailleur KAIBI, 6^e rég. : a tenu tête, avec deux hommes, à une patrouille ennemie. Blessé d'un coup de crosse à l'épaule, en chargeant cette patrouille à la baïonnette.

Sergent AHMED BEN KAROUÏ, 1^{er} tirailleurs : a, durant trois jours, dans des tranchées battues par un feu incessant, exercé son commandement avec le plus grand courage, en cachant à tous une grave blessure.

Tirailleur ABDESSELM MOHAMMED, 2^e rég. : blessé a, en se rendant à l'ambulance, assuré le transport de son officier grièvement atteint, et est revenu presque aussitôt sur la ligne de feu. Blessé de nouveau à son poste le 9 septembre.

Tirailleur AMAR BEN AHMED, 1^{er} rég. : le 28 septembre, sous un feu violent d'artillerie, encourageait ses camarades de la voix et de l'exemple, tout en s'efforçant de couvrir son lieutenant avec son propre sac ; blessé trois fois n'a fait entendre aucune plainte.

Lieutenant NADALET, 2^e zouaves : entraînant remarquable et grande bravoure ; dans un combat sous bois, a su coordonner les efforts et rejeter définitivement l'ennemi. Blessé, a continué d'exercer son commandement avec le même entrain.

Sergent ROBERT, 2^e zouaves : blessé mortellement le 9 septembre, est tombé en s'écriant : « Je suis content, je meurs pour la France. Vive la France ! »

Soldat DUTIN, 2^e zouaves : voyant, au cours d'une attaque, deux camarades blessés étendus à ses côtés, a été blessé en leur constituant un abri, grâce auquel l'un d'eux a pu être sauvé.

21^e Corps d'Armée.

Chef d'escadron FORMET, 59^e d'artillerie : s'est signalé dans les nombreux combats auxquels il a pris part au cours de la campagne comme officier supérieur d'artillerie, ayant une très grande valeur et beaucoup de sang-froid, d'énergie et de fermeté. Le 26 octobre dernier, malgré une blessure à la tête, n'a pas cessé de commander lui-même son groupe.

Sous-lieutenant BERNARD, 59^e d'artillerie : le 2 novembre, ayant instantanément pris son commandement de groupe de l'autoriser à se rendre dans une tranchée française voisine d'une tranchée d'infanterie allemande pour observer le tir de sa batterie sur cette dernière, a été mortellement blessé à la tête par un éclat d'obus.

Capitaines DAVIGNON, 20^e bataillon de chasseurs à pied : a fait preuve de la plus grande énergie en plusieurs circonstances, notamment pendant l'opération de nuit du 8 au 9 octobre, et pendant le combat violent qui s'est prolongé toute la journée du 9, à 30 mètres de l'ennemi et qui s'est achevé par l'évacuation des tranchées occupées par les Allemands.

Sous-lieutenant LAENNEC, 20^e bataillon de chasseurs à pied : a fait preuve de la plus grande bravoure. A enlevé une première ligne de tranchées ennemies. Est tombé blessé à 10 mètres d'une seconde ligne. N'a pas voulu abandonner son commandement et a été ensuite blessé très grièvement de deux autres balles, dont l'une dans le ventre.

Capitaine MILLOT, 20^e bataillon de chasseurs à pied : a conduit sa compagnie avec la plus grande bravoure, durant l'opération de nuit du 8 au 9 octobre et pendant le violent combat qui s'est prolongé toute la journée du 9, à 30 mètres des tranchées ennemies, et qui s'est achevé par la retraite des Allemands.

Sous-lieutenant MAILLE, 20^e bataillon de chasseurs à pied : blessé une première fois le 23 août, s'est hâté de rejoindre le bataillon après rétablissement. A entraîné sa section avec la plus grande bravoure contre les tranchées ennemies, lors d'une attaque de nuit. Blessé, est resté sur le terrain de la lutte, a été atteint de trois nouvelles balles et enfin frappé mortellement d'un éclat d'obus.

Capitaine QUILLARD, 21^e d'infanterie : blessé assez grièvement, a été décoré pour sa belle conduite à la tête de sa section de mitrailleuses. Est rentré au corps, le 25 septembre, à peine guéri, et a demandé à prendre le commandement d'une compagnie. A été de nouveau grièvement blessé, le 8 octobre.

Capitaine DELELIS, 21^e d'infanterie : a, durant toute la campagne, fait preuve de calme et surtout de résolution. A été blessé mortellement le 11 octobre, au moment où, venant prendre le commandement du bataillon en remplacement du chef de bataillon blessé, il faisait la reconnaissance des positions de ce bataillon.

Capitaine BRIQUELER, 21^e d'infanterie : a été blessé une première fois. A reçu une blessure mortelle en entraînant sa compagnie sous un feu violent de l'ennemi.

Adjudant-chef MAIRE, 21^e d'infanterie : a été blessé mortellement en maintenant, sous le feu des mitrailleuses, sa section prise d'enfilade. Avait déjà été proposé pour sous-lieutenant, et a été cité à l'ordre du régiment pour sa belle conduite dans des circonstances difficiles.

Adjudant-chef BOURIE, 21^e d'infanterie : a fait preuve, dans tous les combats, depuis le commencement de la campagne, de calme et de sang-froid. A été blessé mortellement au combat du 30 septembre.

Adjudant PARIZOT, 21^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son attitude dans tous les combats. Blessé mortellement le 11 octobre.

Adjudant TOTEY, 21^e d'infanterie : a donné à sa section l'exemple de la plus grande bravoure. A été blessé mortellement en portant sa section à l'attaque. S'était déjà fait remarquer antérieurement.

Sergents GUILLEROUT et BOURDOT, 109^e d'infanterie : au cours d'une attaque de nuit, ont résisté avec leurs hommes avec une extrême énergie, et n'ont cessé de combattre qu'après avoir épuisé la totalité de leurs munitions. Ont secondé leurs chefs avec une énergie sans défaillance, et ont contribué à sauver leur unité.

Soldats BOUVIER et HUOT, 109^e d'infanterie : pendant une attaque de nuit, au cours de laquelle la compagnie résista cinq heures à des troupes supérieures en nombre, et ne cessa le feu qu'après avoir épuisé toutes ses munitions, ont fait preuve de vaillance, d'énergie, de moral et ont contribué, par leur exemple, à maintenir dans le rang les hommes fatigués et déprimés.

Adjudant DESLANDES, 109^e d'infanterie : a résisté avec sa section, pendant cinq heures, à une attaque de nuit très violente et menée par des forces très supérieures. N'a cessé le combat qu'après épuisement complet de ses munitions et a secondé son commandant de compagnie avec le plus grand dévouement et en faisant preuve de courage, de volonté, d'initiative.

Caporaux CAEL et TISSERAND, 17^e bataillon de chasseurs : ont fait preuve, depuis le début de la campagne, de beaucoup de courage et de sang-froid. Ont effectué seuls, le 6 octobre, une reconnaissance audacieuse, à trois kilomètres en avant des lignes ; ont fait prisonniers deux officiers allemands et n'ont cessé leur reconnaissance que sur l'ordre de leur capitaine.

Médecin auxiliaire BORREL, 15^e division d'infanterie : frappé sur la ligne de feu le 8 octobre, en pansant des blessés devant un village. Avait déjà fait preuve antérieurement du plus grand courage et d'une complète abnégation dans l'accomplissement de son devoir.

Corps d'Armée colonial.

Lieutenant DELSUC, 44^e colonial : blessé à plusieurs reprises, est resté à son poste et ne s'est retiré qu'après avoir reçu, une quatrième blessure.

Adjudant-chef SCANU, 38^e colonial : blessé grièvement, est resté à la tête de sa section sous un feu très violent, jusqu'au moment où, épuisé il a dû être transporté au poste de secours : était atteint de trois blessures.

Sergent-major BURG, 42^e colonial : le 25 août, blessé d'une balle au bras, a conservé le commandement de sa section, pendant trois heures, sous le feu de l'ennemi, a continué ensuite son service à la compagnie, refusant toute évacuation.

Caporal-fourrier ARTIGUE, 44^e colonial : le 13 octobre, ayant vu trois soldats commandés successivement pour porter un ordre, tomber en sortant de la tranchée, morts ou blessés sous un feu violent, s'est offert spontanément pour communiquer l'ordre et a heureusement rempli sa mission.

Soldat BOMPARD, 42^e colonial : le 8 septembre, blessé grièvement d'un éclat d'obus aux deux jambes, est resté à son poste, refusant d'être évacué. A continué à faire le coup de feu, en excitant ses camarades à une résistance acharnée.

Soldat RASSIE, 44^e colonial : le 24 septembre a fait preuve de la plus grande bravoure ; s'est multiplié en remplaçant au fur et à mesure dans le service d'une pièce de mitrailleuse, le chargeur et le tireur, blessés successivement. A été lui-même grièvement blessé à la fin du combat.

Soldat SANJIAS, 44^e rég. colonial : s'est brillamment comporté comme éclaireur, à l'attaque de nuit du 12 au 13 octobre, en tentant de détruire une barricade sous le feu des mitrailleuses. A été grièvement blessé.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier :

Sous-lieutenant PELLEGRIN, 3^e bataillon de tirailleurs sénégalais : le 28 octobre, en repoussant une attaque allemande sur les tranchées, a été blessé, et est revenu reprendre son commandement aussitôt après avoir été pansé.

Sous-lieutenant PUJOL, 1^{er} bataillon de tirailleurs sénégalais d'Afrique : officier vigoureux, énergique, possédant une très grande autorité sur ses subordonnés. S'est montré en toutes circonstances un collaborateur précieux pour ses supérieurs et un chef plein de sollicitude pour ses hommes, qui montrent toujours une confiance absolue en lui, quelque effort qu'il leur demande. S'est distingué en plusieurs circonstances, en entraînant ses hommes sous un feu extrêmement violent, et au combat du 10 novembre, par le calme et le sang-froid avec lesquels il a maintenu son peloton, malgré une menace d'enveloppement exécutée par l'ennemi.

Sous-lieutenant PLATEAU, 2^e bataillon de tirailleurs sénégalais d'Afrique : a été grièvement blessé le 9 novembre en enlevant ses tirailleurs contre une tranchée ennemie, au cours d'une attaque de nuit.

Capitaine DE WARREN, 1^{er} rég. de marche de chasseurs d'Afrique : a fait preuve de beaucoup d'habileté, de décision et de courage, le 5 novembre, en portant son escadron à l'attaque de tranchées allemandes fortement défendues. A pu porter son escadron jusqu'à moins de 80 mètres des tranchées ; ayant reçu l'ordre de se replier, a exécuté son mouvement avec adresse et sang-froid.

Lieutenant SOULE, 1^{er} rég. de marche de chasseurs d'Afrique : s'est distingué à maintes reprises déjà pour son audace dans des reconnaissances qu'il a poussées jusqu'au contact immédiat de l'ennemi. A fait preuve d'une très grande témérité dans la

soirée du 5 novembre en couvrant avec la moitié de son peloton le repli de son escadron et en restant, dans ce but, à moins de 50 mètres de l'ennemi.

Sous-lieutenant CORDIER, 3^e hussards : blessé le 4 novembre en conduisant son peloton à l'attaque à pied d'une ferme, a conservé son commandement et n'a consenti à se faire soigner qu'après la réussite du mouvement.

Chef d'escadron CULMANN, état-major de la 8^e armée : officier supérieur d'une grande valeur, qui a rendu les plus grands services à l'état-major dont il fait partie. Blessé au début de la campagne.

Capitaine GAZAGNE, 54^e d'artillerie : a fait preuve des plus belles qualités militaires. Grièvement blessé au combat du 31 octobre.

Capitaine DEMANGE, 54^e d'artillerie : blessé à la cuisse le 22 octobre, au moment où il portait sa batterie à 800 mètres de l'infanterie ennemie.

Capitaine BROCHIER, 9^e d'artillerie : a occupé, pendant trois jours consécutifs, un poste d'observation constamment battu. Y a été blessé. Evacué, a demandé à reprendre le plus tôt possible son service, et a repris le commandement de sa batterie au bout de dix jours, étant à peine guéri.

Capitaine DAUBRON, groupe territorial du 49^e d'artillerie : portant le bras en écharpe à la suite d'un accident de cheval en service commandé, a voulu marcher au feu avec sa batterie. A su, par son énergie et ses intelligentes mesures de protection, maintenir sa batterie pendant plusieurs jours sur un terrain sillonné de projectiles avec des pertes relativement minimes.

Chef de bataillon DE VILLANTROYS, 66^e d'infanterie : commande le rég. depuis trois mois. A fait preuve, dans tous les combats, de sang-froid, de coup d'œil et d'une remarquable ténacité, tant dans la défense que dans l'offensive.

Capitaine FARAGUT, 135^e d'infanterie : fait preuve d'une énergie remarquable depuis le début de la campagne. Blessé le 23 août, revenu sur le front ; blessé une deuxième fois à la tête, le 2 novembre, a tenu à rester à son poste de combat et ne l'a quitté que le soir, sur l'ordre de son chef de corps.

Capitaine GONTHIER, 114^e d'infanterie : ne cesse de se distinguer par son entrain, son courage et son sang-froid. A mené son bataillon de la façon la plus brillante dans tous les combats.

Lieutenant RENARD, 68^e d'infanterie : blessé le 23 août, a rejoint le front à peine guéri. A montré la plus grande vigueur dans toutes les affaires auxquelles il a pris part, et, notamment, dans l'attaque des tranchées allemandes, le 31 octobre.

Capitaine HERMENT, état-major de la 18^e division : a rempli, dans de nombreuses circonstances, les missions les plus périlleuses. Blessé dans l'une de celles-ci le 5 novembre.

Capitaine MALIVOIRE FILHOL DE CAMAS, état-major du 9^e corps d'armée : se distingue par son sang-froid, son esprit d'initiative, une remarquable intelligence des situations, qualités dont il a donné des preuves dans maintes circonstances, en remplissant avec succès les missions les plus périlleuses, pour lesquelles il est toujours le premier à s'offrir.

Chef de bataillon MERCIER DE LA-COMBE, 290^e d'infanterie : a fait preuve, dans le commandement de son bataillon, d'un entrain et d'une énergie remarquables, notamment dans une attaque de nuit, le 3 novembre, en se portant hardiment en avant des tranchées pour reconnaître le mouvement de l'ennemi qu'il allait contre-attaquer.

Chef de bataillon CONSCIENCE, 114^e d'infanterie : d'une vigueur et d'un sens tactique particulièrement développés, a brillamment commandé son bataillon dans toutes les opérations. A enlevé plusieurs tranchées allemandes.

Capitaine ROGERIE, 135^e d'infanterie : excellent commandant de compagnie. Ne cesse de donner l'exemple à ses hommes. A fait preuve des plus belles qualités dans tous les combats.

Chef de bataillon DE SALVATOR DE PERTHUIS SAINT-AMAND, 68^e d'infanterie : a été en toute circonstance, pour son bataillon, un exemple de vigueur, d'énergie et de bravoure. Blessé le 20 novembre.

Capitaine FRIANT, état-major de la 36^e brigade : officier de réserve, âgé de cinquante et un ans. D'une bravoure remarquable, a fait le coup de feu à côté de son général dans une violente attaque de l'ennemi. A rempli les missions les plus périlleuses. A été sérieusement blessé le 26 octobre.

Capitaine de réserve LEDDET, 66^e d'infanterie : officier des eaux et forêts, qui commande sa compagnie avec une vigueur remarquable. L'a constamment entraînée par son exemple et son énergie, gagnant du terrain sous les feux les plus violents.

Sous-lieutenant ROBERT DE MASSY, 32^e d'infanterie : a fait preuve, dans tous les combats, d'audace et de courage en portant toujours sa section de mitrailleuses à hauteur des premières lignes, notamment le 26 octobre, où il continua son feu sous une grêle d'obus, et cela malgré l'incendie de toutes les maisons voisines de celle où il était.

Capitaine CARON, 49^e d'artillerie : d'une énergie et d'un dévouement absolu. A été gravement blessé dans les derniers combats.

Capitaine BOUDET, 33^e d'artillerie : ne cesse de se distinguer par son courage, son sang-froid et des initiatives intelligentes qui ont eu, à plusieurs reprises, un résultat des plus heureux, notamment le 25 octobre, où il a poussé sa batterie sous le feu de l'infanterie pour arrêter une offensive ennemie.

Lieutenant FRÉDÉRIC, 92^e d'infanterie : commandant son bataillon, le 17 novembre, après la mise hors de combat de tous les capitaines, a dirigé une vigoureuse contre-attaque à la baïonnette contre des unités allemandes qui, profitant d'un désarroi momentané jeté parmi les nôtres par des obus de 105, tombant directement sur les tranchées, s'étaient emparés de ces dernières. A repris les tranchées à l'ennemi après lui avoir infligé des pertes sensibles.

Médecin-major CAZOTTE : d'une activité, d'un zèle et d'un dévouement sans bornes. Médecin chef de l'ambulance n° 3, a, grâce à son énergie et à son sang-froid, réussi à emmener, sous les balles ennemies, sa formation et les 300 blessés qu'elle contenait.

Médecin-major DORLANG : a coopéré, pendant les journées des 4 et 5 novembre, sous le bombardement, à l'évacuation des blessés. A été atteint par un éclat d'obus qui a tué net le médecin qui était à côté de lui.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Caporal GRESILLÈRE, 290^e d'infanterie : le 30 octobre, au cours d'une attaque de nuit, a entraîné avec une brillante bravoure son escouade à l'assaut des tranchées allemandes. Malgré deux blessures, a continué à combattre une partie de la nuit.

Soldat BLANCARD, musicien, 135^e d'infanterie : s'est montré, depuis le début de la campagne, d'un extrême dévouement pour les blessés qu'il est allé souvent relever au milieu des plus grands dangers. Fait l'admiration de tous ses camarades par sa belle conduite.

Soldat MAMADOU KONE, rég. mixte coloniale : belle attitude au cours d'une reconnaissance offensive. A été très grièvement blessé.

Soldat MOUSSA KONATE, rég. mixte coloniale : belle attitude au cours d'une reconnaissance offensive. A été très grièvement blessé.

Maréchal des logis SEVRETTE, rengagé, 17^e rég. de chasseurs : a fait preuve, à plusieurs reprises, de sang-froid et de courage. Blessé grièvement le 20 octobre, en portant secours à un blessé qui ne pouvait gagner un abri.

Maréchal des logis BREDIF, 2^e cuirassiers : étant en patrouille, et fusillé presque à bout portant par l'infanterie ennemie, a ramené, au péril de sa vie et avec un dévouement admirable, un de ses cavaliers mortellement atteint.

Cavaliier RAIMOND, 20^e dragons : le 30 septembre a été blessé d'une balle au bras au cours d'une reconnaissance. A continué à remplir sa mission et n'a été se faire panser que sur l'ordre de son chef de peloton.

Maréchal des logis chef PINAUD, 27^e dragons : étant chargé du commandement

des chevaux haut le pied pendant que son escadron combattait à pied, a fait preuve de calme et de présence d'esprit en ramenant, sans pertes sensibles, son détachement après une marche de vingt-quatre heures, à proximité des lignes ennemies.

Maréchal des logis QUESLIN, 27^e dragons : a toujours fait preuve au feu d'un courage et d'un sang-froid exceptionnels. A été grièvement blessé à la cuisse, le 23 septembre, et n'a avoué sa blessure qu'après avoir amené sa section de mitrailleuses sur une nouvelle position.

Chasseur HAMED BEN OMAR, 1^{er} rég. de marche de chasseurs indigènes : a été grièvement blessé au moment où il entraînait le premier dans une ferme occupée par l'ennemi.

Maréchal des logis LEPOIVRE, 5^e dragons : au combat de nuit des 8 et 9 octobre, s'est offert pour quitter la tranchée et pour aller, sous un feu très violent, prendre le commandement d'une petite escouade de fantassins qui tenaient une barricade de planches, et y a tenu toute la nuit en première ligne. A exercé ce commandement avec la plus grande vigueur.

Maréchal des logis VALENTA, 5^e hussards : blessé au bras et à la jambe le 14 octobre a montré la plus grande énergie en restant dans la tranchée après ses blessures.

Aspirant RESSOT, 27^e dragons : a, depuis le début de la campagne, été fréquemment employé à des missions dangereuses et difficiles dont il s'est toujours très bien acquitté. A été blessé de deux balles.

Cavaliier LACROIX, 27^e dragons : étant sur la ligne de feu auprès de son chef de peloton blessé, l'a pris sur son dos alors que tout le peloton s'était déjà replié et, debout, très courageusement, l'a ramené à l'abri.

Brigadier GRANDJEAN, 18^e chasseurs : a exécuté, avec autant d'intelligence que de bravoure, plusieurs reconnaissances périlleuses. Blessé très grièvement le 10 octobre.

Sapeur RICHARD, 3^e génie : faisant partie d'un petit détachement chargé de rétablir un passage sur une rivière, est allé par trois fois, sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, couper des cordages qui obstruaient la passerelle créée.

Sergent MENVIELLE, 129^e d'infanterie : le 7 novembre, s'est proposé comme volontaire pour aller mettre le feu à une meule située à proximité des tranchées ennemies qui masquait le débouché d'une sape pendant le jour, et qui servait d'abri aux bons tireurs ennemis. Blessé le lendemain, a refusé de quitter la tranchée et est allé sous le feu chercher un fusil abandonné en avant du front.

Sergent réserviste CAPOULADE, 96^e d'infanterie : blessé deux fois au cours du combat, est resté à son poste. Ne s'est retiré pour se faire soigner qu'après avoir reçu une troisième blessure.

Soldat DURAND, 96^e d'infanterie : agent de liaison auprès de son chef de bataillon, a transmis plusieurs ordres sous un feu violent, s'acquittant avec intelligence et un courage exemplaire de sa mission. A été grièvement blessé en portant un dernier ordre.

Adjudant LUSURIER, 102^e d'infanterie : blessé le 4 novembre, a continué à commander sa section et n'a consenti à être évacué que vingt-quatre heures après le moment où il avait été blessé.

Adjudant-chef PAGNOZ, 130^e d'infanterie : le 4 novembre, est resté auprès de son chef de bataillon blessé, lui a fait un rempart de son corps. A été lui-même blessé dans cette position, et n'a pas voulu s'abriter à peu de distance, malgré les ordres réitérés du chef de bataillon.

Sergent CARTON, 87^e d'infanterie : au combat du 30 septembre, a conduit sa section avec énergie et le plus grand sang-froid sous le feu. A été blessé grièvement.

Caporal TREHOUT, 87^e d'infanterie : au combat du 30 septembre, étant sur la ligne de feu, a foncé sur une mitrailleuse allemande, en a maîtrisé l'attelage, et a entraîné par cet acte de vigueur toute la ligne en avant.

Soldat CHENART, 87^e d'infanterie : au combat du 30 septembre, étant sur la ligne de feu, a bondi sur un caisson de mitrailleuses, en a maîtrisé l'attelage, et a entraîné par cet acte de vigueur toute la ligne en avant.

Sergent BONNOT, 65^e d'infanterie : a été blessé deux fois. A continué à suivre sa compagnie, donnant à tous l'exemple du plus grand courage.

Sergent PERIGNON, 164^e d'infanterie : le 8 octobre, ayant été atteint par une balle au pied, a conservé le commandement de sa section jusqu'au moment où il fut frappé par plusieurs autres projectiles, dont l'un lui fracassa le bras.

Médecin auxiliaire POISSENIER, 233^e d'infanterie : le 24 septembre, à la fin du combat, ayant reçu l'ordre de replier le poste de secours et d'emmener un lot de blessés, est revenu spontanément sur ses pas pour rejoindre son chef de service. A reçu trois blessures graves.

Sergent SOUQUET, 214^e d'infanterie : blessé une première fois à la tête, ne quitta sa section que le temps nécessaire pour se faire panser. Son chef de section ayant été blessé à son tour, en prit le commandement et s'imposa aussitôt par son énergie et son courage. Fut de nouveau grièvement blessé à la tête.

Adjudant BLAISE, 132^e d'infanterie : au cours d'une attaque à la baïonnette exécutée de nuit contre une tranchée ennemie fortement organisée, s'est, sous un feu violent, précipité le premier dans la tranchée entraînant toute sa section et l'y maintenant par son attitude énergique, bien que blessé d'une balle à la cuisse.

Chasseur ROBIN, 50^e bataillon de chasseurs : a été blessé de deux balles dans une attaque. Avant, la veille, contribué à la prise d'une automobile postale ennemie, et montré une bravoure exceptionnelle en toutes circonstances.

Sergent ANCEAUME, 287^e d'infanterie : le 30 octobre 1914, s'est signalé par son sang-froid en rétablissant, au péril de sa vie, sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses, la passerelle effondrée reliant sa section qui se trouvait sur les deux rives d'un canal ; a été très grièvement blessé.

Adjudant-chef ROBERT, 148^e d'infanterie : blessé en repoussant des attaques de nuit, a conservé jusqu'au jour le commandement de sa section ; après s'être fait panser, et malgré l'avis du médecin, a repris son poste avec sa section.

Caporal GÉRAUD, brancardier au 148^e d'infanterie : par son courage et son endurance, entraîne constamment ses camarades et les brancardiers pour assurer au mieux un service de relève de blessés particulièrement pénible.

Sergent BOICHOT, 9^e tirailleurs indigènes : a été grièvement atteint, le 6 novembre, en enlevant, à la baïonnette, un petit poste ennemi, après en avoir enlevé un premier, et l'avoir ramené prisonnier.

Caporal MESSAOU BENNALI, 4^e tirailleurs indigènes : envoyé en patrouille, le 6 novembre, s'est avancé à 30 mètres de l'emplacement d'une section de mitrailleuses, a eu deux tués, deux blessés ; a été lui-même légèrement touché par des balles, et est rentré avec ses blessés, rapportant des renseignements précis sur l'emplacement de l'ennemi.

Sergent AITAMMAR ACHOUR BENAMOR, 3^e tirailleurs indigènes : au combat du 6 novembre, son lieutenant étant tombé mortellement atteint, dans une zone balayée par le feu d'une mitrailleuse ennemie, a, par deux fois, franchi cette zone ; a réussi à ramener le corps de son officier, tout en étant blessé grièvement au genou.

Soldat BOUKLIFA LARBI, 3^e tirailleurs indigènes : au combat du 6 novembre, n'a cessé de faire preuve de bravoure et d'énergie, et a été grièvement blessé sur la ligne de feu, à 40 mètres des tranchées ennemies.

Adjudant-chef MINICONI, 3^e tirailleurs indigènes : le 6 novembre, à quelques pas des Allemands, a pansé un capitaine blessé ; a été lui-même atteint d'une balle. Est allé ensuite auprès de son chef de bataillon, grièvement atteint, a aidé à son transport et est revenu ensuite sur la ligne de feu. Blessé grièvement à l'épaule dès le début du combat du 12 novembre, continua à porter les ordres sur la ligne de feu. Ne se fit panser que le soir ; a dû être évacué.

Sergent POURTEAU, 12^e d'infanterie : à l'attaque du 12 octobre, a entraîné brillamment sa section. A été atteint d'une balle au bras et est resté à la tête de sa section jusqu'à la fin du combat. Avait auparavant fait preuve, dans divers combats, de la plus grande énergie, donnant constamment l'exemple de la bravoure.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.